

VIII

MAZO  
DE LA ROCHE

*Jalna*

LA SAGA DES WHITEOAK



J'AI  
LU

La Canadienne Mazo de la Roche (1879-1961) a écrit romans, nouvelles et pièces de théâtre.

Elle connut une immense renommée avec la saga des Whiteoak, best-seller mondial depuis les années 1930, qui raconte, en seize romans et à travers quatre générations, cent années de l'histoire d'une famille à la tête de la grande propriété agricole de Jalna.

L'arbre généalogique de la famille Whiteoak est disponible à la fin de l'ouvrage.

Jalna

La saga des Whiteoak

Volume 8

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS J'AI LU

*Jalna, La saga des Whiteoak*, volume 1 (comprenant *La naissance de Jalna* et *Matins à Jalna*), n° 13692.

*Jalna, La saga des Whiteoak*, volume 2 (comprenant *Mary Wakefield* et *Jeunesse de Renny*), n° 13693.

*Jalna, La saga des Whiteoak*, volume 3 (comprenant *L'héritage des Whiteoak* et *Les frères Whiteoak*), n° 13739.

*Jalna, La saga des Whiteoak*, volume 4 (comprenant *Jalna* et *Les Whiteoak de Jalna*), n° 13740.

*Jalna, La saga des Whiteoak*, volume 5 (comprenant *Finch Whiteoak* et *Le maître de Jalna*), n° 13816.

*Jalna, La saga des Whiteoak*, volume 6 (comprenant *La moisson de Jalna* et *Le destin de Wakefield*), n° 13817.

*Jalna, La saga des Whiteoak*, volume 7 (comprenant *Retour à Jalna* et *La fille de Renny*), n° 13887.

# MAZO DE LA ROCHE

Jalna

La saga des Whiteoak

---

Les sortilèges de Jalna  
Le centenaire de Jalna

---

ROMANS



*Variable Winds at Jalna* (Les sortilèges de Jalna)  
© Mazo de la Roche, 1954

*Centenary at Jalna* (Le centenaire de Jalna)  
© Mazo de la Roche, 1958

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE  
© 1990, Presses de la Cité  
© 2000, 2010, 2021, Omnibus, Les Presses de la Cité,  
pour la présente édition

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Les sortilèges de Jalna

Traduit de l'anglais (Canada)  
par Hélène Claireau,  
révisée par Arlette Rosenblum



# 1

## L'arrivée de l'amoureux

Abandonnant le miroir, Alayne se tourna vers Renny et demanda, avec un drôle de petit sourire, comme si elle désapprouvait l'intérêt que lui inspirait son aspect à ce moment :

— Suis-je bien ainsi ?

Puis, elle ajouta :

— Bien que ce ne soit pas moi qu'il regardera.

Renny recula d'un pas afin de mieux la voir. Il avait été désolé quand les beaux cheveux d'Alayne, très blonds, qu'elle avait portés longs, étaient, en quelques années, devenus d'un blanc argenté. Il avait toujours admiré ses cheveux, la façon dont ils suivaient en voltigeant les mouvements de la brosse, pas ondulés mais si pleins de vie. Pendant quelque temps, il avait évité de regarder ces cheveux blancs, comme si un enlaidissement s'était abattu sur elle. Un jour, moins d'un an auparavant, elle était soudain apparue devant lui avec les cheveux courts et bouclés, à la Titus. Il lui avait lancé un regard offensé : comment avait-elle osé se faire couper les cheveux sans le consulter ? Puis il l'avait regardée de nouveau et il avait été impressionné par le charme de cette nouvelle apparence, par cet air désinvolte que jamais elle n'avait eu dans sa jeunesse. Cela lui plaisait et, ses sourcils exprimant

encore l'indignation, il lui avait adressé un large sourire approbateur.

Maintenant, il dit :

— Ne craignez rien, il ne manquera pas de vous regarder ; un homme examine toujours avec attention sa future belle-mère.

— Ne dites pas cela, je vous en prie, dit-elle avec un mouvement d'impatience. Cette histoire peut fort bien se dissoudre en fumée avant qu'il ait passé une semaine ici.

— Pas si je connais Adeline.

— Comment pouvez-vous la connaître plus qu'elle ne se connaît elle-même ? Il lui plaît de se croire la réincarnation de votre grand-mère, femme d'un seul grand amour. Mais rappelez-vous combien elle est jeune. Vingt ans !

— Serait-elle plus avisée si elle en avait vingt-cinq ?

— Certainement.

— L'étiez-vous à cet âge ?

— Vous n'aviez pas besoin de me le rappeler, dit Alayne en s'empourprant.

— Je n'avais pas l'intention de vous blesser ; je voulais simplement vous remettre en mémoire que le grand âge de vingt-cinq ans n'est pas toujours infaillible.

Elle encadra de ses mains la tête de Renny, l'attira vers elle et l'embrassa.

— Quand je vous ai rencontré, je n'ai pu me maîtriser, dit-elle et, se retournant, elle se mit activement à ranger les objets sur sa coiffeuse.

— C'est l'heure du train, dit-il après avoir consulté sa montre – et il ajouta, avec une nuance de chagrin : – C'est drôle qu'Adeline n'ait pas voulu que j'aille l'accueillir avec elle.

— Je trouve que c'est tout naturel. Ces premiers moments qu'ils passeront ensemble seront peut-être

un peu embarrassants ; il est préférable qu'ils les passent seuls ; la présence d'un étranger aggraverait leur gêne.

— Moi, un étranger ? s'écria Renny étonné.

— Vous êtes étranger à leur amour.

— Pourquoi, au nom de Dieu, Adeline ne s'est-elle pas éprise d'un homme que je connais ? Une chose est certaine : elle ne pourra pas retourner en Irlande avec lui. Il faudra qu'il s'établisse ici.

— C'est ce qu'il prétend désirer.

Les yeux fixés sur la fenêtre, Renny dit en lui tournant le dos :

— Alayne, je ne sais trop pourquoi, ce Fitzurgis éveille ma méfiance. Je ne parviens pas à éprouver de la sympathie pour lui.

Elle émit un petit grognement ironique derrière son tube de rouge à lèvres.

— Vous éprouveriez les mêmes sentiments à l'égard de n'importe quel homme avec qui Adeline se fiancerait.

— Non, je le nie. Je ne les éprouverais pas s'il s'agissait de Maurice.

— Bien sûr que non. Maurice est son cousin, un membre de la famille. Je crois que si vous arrangez les choses à votre guise, tous les cousins se marieraient entre eux. Comment cela finirait-il ? On évite la consanguinité quand il s'agit de bétail, non ?

Pour le plaisir de discuter, il répliqua :

— C'est toujours utile de connaître la famille de son gendre.

— Eh bien, Adeline nous en a pas mal parlé. Sa mère est une veuve bavarde ; sa sœur est plutôt bizarre ; sa terre est stérile.

— Essayez-vous de me rassurer ? s'exclama Renny.

— C'est simplement mon pessimisme habituel.

— Vous n'en êtes pas plus contente que moi !

— Je crois Adeline terriblement vulnérable, dit-elle après un moment de silence.

Cette conception de leur fille ne fut pas du goût de Renny.

— Elle est faite d'une bonne étoffe, dit-il.

— Évidemment, mais elle est très inexpérimentée, et ce Fitzturgis... eh bien, vous savez par quoi il a passé.

— Vous voulez dire qu'il a été marié et qu'il a divorcé ?

— Oui.

Renny eut un rire brusque et dit :

— Songez combien j'avais peu d'expérience, alors que vous, vous aviez été mariée et que vous étiez divorcée !

Avant de l'avoir dit, il savait que cela l'agacerait, mais il n'avait pu s'en empêcher.

— Cette observation est de mauvais goût, dit Alayne. Voilà ce qui me blesse.

— Je n'ai jamais été de bon goût, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

D'un ton extrêmement poli, elle dit :

— Je pense que nous ferions mieux de descendre. Il sera plus facile de les accueillir en bas ; vous êtes d'accord ?

— Je suis d'accord avec n'importe quoi.

Elle lui jeta un regard froid en se disant : « Vous êtes d'une mauvaise humeur éhontée, mais je n'y réagirai pas. »

— Oncle Nicolas se repose-t-il ? demanda-t-elle.

— Il est au lit et veut qu'on lui amène Fitzturgis dans sa chambre avant qu'il s'endorme.

— Dieu ! j'espère que l'émotion ne sera pas trop forte pour lui.

— Trop forte ? Pas du tout.

Le refus de reconnaître la détérioration du cœur de son vieil oncle faisait partie de la protection que Renny lui accordait. Il suivit Alayne au salon où le thé était préparé. Par les fenêtres grandes ouvertes entraient une chaude brise d'été.

Renny parcourut la pièce d'un regard approbateur.

— Tout paraît reluisant, dit-il et il enfouit son nez dans un vase de roses.

Leur fils Archer entra dans le salon. C'était un grand garçon de près de seize ans, au front haut, avec des yeux clairs et limpides. Il dissimulait son sentiment de supériorité envers presque tout le monde sous une attitude réservée. Il ne souriait jamais.

Il regarda la table à thé et dit de sa voix nette et coupante :

— Je suppose que nous devons rester sur notre faim pendant qu'Adeline ramasse son Irlandais.

— Tu ne voudrais sûrement pas, Archer, que nous commencions à manger sans notre invité, dit Alayne.

Elle regarda son fils d'un air de doute. Elle avait vivement espéré qu'il ressemblerait à son père à elle, et maintenant, paradoxalement, elle trouvait qu'il lui ressemblait trop : il exagérait ses qualités les moins attrayantes sans posséder la douceur et la politesse de son grand-père, les ayant remplacées par quelques-unes des caractéristiques les plus déconcertantes des Whiteoak.

— Il est probable, reprit Archer, que lorsque nous aurons vu ce Fitzurgis nous n'aurons plus envie de notre thé.

Archer était un buveur de thé invétéré, n'aimant guère le café, détestant le lait, abhorrant la limonade, le Coca-Cola et toutes les boissons non alcooliques. Il avait subrepticement goûté au contenu

de toutes les carafes du buffet et avait accordé sa préférence au vin de Porto.

Dans un moment de badinerie énervée, Renny étendit le bras vers son fils dans l'intention de lui ébouriffer les cheveux, mais Archer l'évita en plaçant la table à thé entre eux.

Wragge, le domestique, apparut sur le seuil. Au bout de trente années passées au Canada, son accent « cockney » était toujours aussi prononcé. Lorsqu'il était arrivé, ayant été l'ordonnance de Renny pendant la Première Guerre mondiale, il avait l'air vieux pour son âge ; maintenant, il semblait plus jeune qu'il ne l'était. S'adressant spécialement à son maître comme si personne d'autre n'était présent, selon son invariable habitude, il dit :

— J'ai pensé, monsieur, qu'il vous intéresserait de savoir qu'on a entendu siffler le train.

— Bon, répliqua Renny d'un ton qui impliquait tout le contraire de « bon ». Ils seront bientôt ici.

Un pas résonna dans le hall et Wragge s'effaça cérémonieusement pour livrer passage à la sœur de Renny, Meg Vaughan. Corpulente veuve de soixante-six ans, de deux ans l'aînée de son frère, elle présentait avec lui un contraste parfait car, tandis que son visage lisse et la courbe de ses lèvres avaient conservé la douceur de sa jeunesse, la figure maigre de Renny était fortement ridée, usée, marquée par l'endurance et la fermeté, et ses épais cheveux roux qui formaient une pointe sur son front étaient à peine mêlés de blanc alors que ceux de Meg, naturellement bouclés, étaient d'un beau gris de fer. Elle se mouvait avec lenteur et lui avec une brusque rapidité, et il en était de même de leur façon de parler.

— Je n'ai pas pu résister à l'envie de passer voir le fiancé irlandais, dit-elle. Comme Adeline doit être émue ! Je partage son émotion, vous savez, mais...

— Elle attendit que Wragge soit hors de portée de sa voix avant d'ajouter : — Si seulement ç'avait pu être Maurice.

— C'est exactement mon sentiment, dit Renny en la faisant asseoir dans un confortable fauteuil.

Elle sourit à Alayne et étendit une main vers Archer comme pour l'attirer mais, avec un regard glacial, il l'évita.

Remarquant l'expression d'Alayne, Meg dit :

— Je sais que je n'aurais pas dû dire cela devant Archer. Mais tu oublieras ce qu'a dit tante Meg, n'est-ce pas, chéri ?

— Ceci est *lex non scripta*, répondit-il en s'exprimant en latin selon son irritante habitude.

Mais sa tante ne s'en irrita pas et s'écria avec admiration :

— Comme Archer est intelligent ! Il apprend les langues mortes aussi facilement que les autres garçons apprennent l'argot.

— Vous pouvez le répéter, ma tante, dit Archer.

— Archer ! fit sa mère avec reproche.

Son père tenta encore une fois de lui ébouriffer les cheveux et il l'esquiva de nouveau.

Une conversation à bâtons rompus prolongea plutôt qu'elle n'abrégea l'attente. Renny regardait sa montre toutes les trois minutes. Archer tâta subrepticement la température de la théière. Meg soupira et se souvint de ses ennuis personnels. Alayne fut la première à discerner le bruit de la voiture. Elle apparut maintenant sur l'avenue de gravier bien ratissé et tous les quatre cherchèrent à apercevoir le visiteur de derrière les rideaux de vitrage.

— Oh ! il est joli garçon ! s'écria Meg avec soulagement car elle attachait beaucoup d'importance au physique. Mais il est moins grand que je ne m'y attendais.

— Un peu court de jambes vu la largeur des épaules, dit Archer.

— Un gaillard bien bâti, dit Renny en portant rapidement son regard de Fitzturgis au visage rayonnant d'Adeline.

Elle avait attendu deux ans la venue de cet homme ; que cette réunion la rendît heureuse importait par-dessus tout.

Le bonheur émanait d'elle, depuis le cuivre satiné de ses cheveux jusqu'à son pas léger, tandis qu'elle précédait son compagnon vers la maison. L'épagneul, le bouledogue et le petit terrier écossais les accueillirent bruyamment sous le porche. Fitzturgis se pencha pour les caresser, appelant chacun d'eux par son nom, Adeline lui en ayant souvent parlé lors de son séjour en Irlande et dans ses lettres. Mais en dépit de son bonheur, elle éprouvait une excitation nerveuse dont témoignaient sa pâleur et le rapide regard presque suppliant qu'elle adressa au groupe qui s'était maintenant avancé dans le hall.

— Soyez le bienvenu à Jalna, dit Renny en serrant la main du jeune Irlandais.

Meg, Alayne et Archer le saluèrent à leur tour : Meg avec chaleur ; Alayne avec un calme soulagement, car son aspect lui plaisait plus qu'elle ne l'avait prévu ; Archer avec suspicion.

— Avez-vous fait une bonne traversée ? demanda Meg.

— Presque trop bonne, répondit Fitzturgis. L'Atlantique était beaucoup moins agité que votre lac.

— Et le voyage en chemin de fer a-t-il été confortable ?

— Assez. Mais très long et très chaud.

— Vous devez être tout disposé à prendre le thé, intervint Alayne en se dirigeant vers la table, suivie de près par Archer.

Il tâta la théière et dit en aparté :

— Il préférerait probablement du whisky.

— Merci, dit Fitzturgis, mais j'aime le thé.

— Je monterai d'abord avec vous à votre chambre, dit Renny.

— Merci. Je voudrais en effet me laver les mains.

Les deux hommes quittèrent la pièce. Aussitôt, Archer demanda :

— Puis-je avoir mon thé maintenant ?

Exaspérée, sa mère le lui versa.

— Eh bien, demanda Adeline avec animation, que pensez-vous de lui ?

— Il est fort séduisant, dit Meg. Un si doux sourire, et il a quelque chose de triste aussi.

— Je suis sûre qu'il me plaira, dit Alayne.

Adeline poussa un profond soupir de bonheur et de soulagement et dit :

— J'ai peine à croire que ce soit fini... l'attente, je veux dire.

— Il y a des choses pires que l'attente, dit Archer tout en mettant un troisième morceau de sucre dans la tasse.

— Vraiment, tu es une peste, Archer, dit Adeline avec emportement. Quelle expérience as-tu de l'attente ?

— Je sais ce qu'est le thé froid, répliqua-t-il.

— Pourquoi Patience n'est-elle pas venue ? demanda Adeline à sa tante.

Patience, de quatre ans plus âgée qu'Adeline, était l'unique enfant de Meg, laquelle servait aussi de mère à Roma, fille de son défunt frère Eden ; aussi l'inclut-elle dans sa réponse :

— Patience a pensé que ce serait embrouillant pour le jeune homme de faire la connaissance d'un trop grand nombre d'entre nous à la fois, et Roma est partie quelque part avec son fiancé.

Une ombre passa sur le visage de Meg alors qu'elle prononçait ces derniers mots, mais elle s'efforça de prendre l'air gai.

— La présence de Patience n'aurait rien eu d'embrouillant, dit Adeline. Je voudrais qu'elle et Mait fassent connaissance.

— Il préférerait sans doute Roma, observa Archer.

— Comment peux-tu dire des choses pareilles ? s'écria Meg, offensée.

— Sous un extérieur frivole, je cache beaucoup de sagacité, riposta-t-il.

— Une chose que tu ne peux cacher est ta prétention, dit Adeline.

Il prit un sandwich au cresson et dit :

— Je ne le tente pas. J'ai tant de raisons d'être prétentieux.

En haut, Maitland Fitzurgis s'était lavé les mains et avait passé un peigne à travers ses cheveux bouclés d'un brun terne. En passant devant la porte fermée d'une chambre à coucher, Renny lui dit :

— C'est là qu'habite mon oncle Nicolas. Vous le verrez plus tard. Il se couche de bonne heure ; il est très vieux.

— Il est donc toujours en vie ? dit Fitzurgis d'un ton surpris.

Renny s'arrêta net pour s'exclamer :

— Cela signifie-t-il qu'Adeline ne le mentionne pas dans ses lettres ?

— Maintenant que j'y pense, si, elle l'a fait.

— J'espère que vous lui serez sympathique, dit Renny d'un ton hésitant. Nous attachons beaucoup d'importance à son opinion, ici.

— Je serai heureux de lui être présenté.

Malgré sa faim, Adeline était trop émue pour savourer son goûter. Ce qu'elle espérait ardemment

depuis deux ans arrivait enfin. Son amoureux était à Jalna au milieu des siens : sa mère lui versait une seconde tasse de thé ; son père lui offrait une cigarette ; sa tante Meg le regardait avec son doux sourire maternel. C'était presque trop beau pour être cru. Elle était contente que les membres du clan ne soient pas très nombreux à cette première réunion, et pourtant elle était impatiente de les lui faire tous connaître, de le voir approuvé par eux tous et de l'entendre lui exprimer son admiration pour eux. Quand Meg fut partie et qu'ils furent seuls tous deux sous le porche, elle trouva la première occasion de lui demander :

— Vous plaisent-ils ? Lui, mon père, surtout ?

— Beaucoup, répondit Fitzurgis avec chaleur. Ils me plaisent tous.

— Est-ce que... demanda-t-elle en cherchant ses mots... est-ce que vous ne pensez pas qu'il a l'air assez remarquable ?

— Certainement. Mais c'est l'aspect de votre mère que j'admire. Elle a dû être ravissante dans sa jeunesse.

— Oui, elle l'était. Elle avait de magnifiques cheveux blonds. Elle est américaine, ou, du moins, elle l'était avant d'épouser le frère de papa, Eden, dont elle a divorcé... avant d'épouser papa.

Presque distraitement, il répondit :

— Je le sais. Maurice, je crois, me l'a dit quand nous avons fait connaissance. Quelle belle maison ! J'aime vos arbres. Quel âge a la maison ?

— Elle aura bientôt cent ans.

— Seulement ?

— Ce n'est pas très vieux, dans votre pays, mais ici c'est un âge qui compte. Nous donnerons une fête pour célébrer le centenaire de la maison.

N'est-il pas merveilleux de penser que vous et moi y assisterons ensemble ?

Il répondit en l'entourant de son bras et en effleurant ses cheveux de ses lèvres.

— Je ne parviens pas à y croire, dit-il. Pas encore.

— Vous y croirez bientôt, dit-elle d'un ton joyeux. En ce moment, rien ne semble trop beau pour être vrai... tout semble possible... Oh ! Maitland, je ne sais pas comment j'ai réussi à supporter ces deux années !

Elle le regarda. Leurs visages étaient au même niveau et elle essaya de le voir objectivement comme le voyaient les autres. Mais elle ne put le voir qu'avec les yeux épris de son premier amour.

Il se remémora ce qu'on lui avait dit du mariage d'Alayne avec Eden Whiteoak et demanda :

— L'avez-vous jamais vu ? Le premier mari de votre mère ?

— Je ne me souviens plus de lui. Il est mort quand j'étais toute petite. Il a eu une fille, vous savez, d'un autre mariage. C'est Roma. Elle vit avec tante Meg.

— Vous avez un grief contre elle, n'est-ce pas ? demanda-t-il brusquement.

— Dieu, non !... — Puis elle ajouta, tout aussi brusquement : — Oui, j'en ai un, et mieux vaut que vous le connaissiez, dès le début, avant que vous ne les rencontriez tous.

Elle lui prit la main, lui fit descendre les marches du perron, traverser la pelouse et prendre le chemin qui menait aux écuries.

— Je vous le raconterai en allant voir les chevaux, dit-elle, et ensuite on n'en parlera plus.

Il huma l'air parfumé et s'écria :

— Quel délicieux endroit !

Plus contente encore que s'il l'avait louée elle-même, Adeline dit :

— Oui, n'est-ce pas ? Nous sommes heureux que Jalna ne soit pas proche des projets de lotissements. Et avec deux cents hectares, nous sommes assez tranquilles.

— Eh bien, et au sujet de Roma ? interrogea-t-il comme si ce sujet le fascinait.

— Mais vous venez seulement d'apprendre son existence !

— J'en entends parler depuis deux ans.

— Vraiment ? dit-elle, les yeux agrandis. Pas par moi, en tout cas.

— Si. Vous l'avez souvent mentionnée dans vos lettres. Vous n'avez sans doute pas idée combien souvent.

— J'en suis étonnée parce que je ne savais pas que Roma m'intéressait le moins du monde. Et elle ne m'intéressait nullement jusqu'à ce qu'elle fasse cette chose à Patience.

— Patience ?

— Ne faites pas semblant, Mait, de ne pas savoir qui est Patience ! dit Adeline en s'échauffant un peu.

— Ah ! oui... elle est la fille de votre tante Meg. Je m'en souviens. Vous êtes assez nombreux, vous savez.

Ils avaient presque atteint les écuries. Hâtivement, Adeline dit :

— Patience est un amour. Nous l'aimons tous. Elle n'est pas jolie. Elle est plutôt trop grande et a l'air un peu maladroite, mais elle est merveilleuse avec les animaux. Elle a un emploi régulier à la ferme ; elle aide oncle Piers. Il dit qu'elle sait mieux que n'importe quel homme comment soigner une jeune bête malade.

— Cette description la rend sympathique, dit tranquillement Fitzturgis.

— Oh ! elle l'est ! Elle est admirable !

Adeline s'arrêta et le regarda dans les yeux, tandis que les siens s'obscurcissaient à la pensée de ce qu'elle révélait :

— Alors, Roma lui a fait cette chose.

— Quoi donc ? fit-il, presque souriant, tant elle avait l'air jeune, belle et troublée.

— Roma a pris le garçon dont Patience était amoureuse.

Fitzturgis leva les sourcils, et la courbe de ses lèvres pleines sembla dire : « Est-ce tout ? »

— Eh bien, c'est suffisant, n'est-ce pas ? s'écria Adeline.

— Patience et cet homme étaient-ils fiancés ?

— Pas tout à fait, mais presque. Elle l'adorait. N'importe qui pouvait s'en apercevoir. Et alors Roma s'en est tout simplement emparée. Il s'appelle Green.

— Hum... quel genre d'homme est-ce ?

— Vous pouvez vous le figurer, je pense ? dit Adeline avec mépris. Un type qui se laisse prendre par Roma. Une nouille. Mais Patience l'aimait. Elle était prête à lui consacrer toute sa vie.

— Elle vous l'a dit ?

— Tout le monde s'en rendait compte. Non qu'elle lui ait fait des yeux de crapaud mort d'amour. Elle donnait tout bonnement l'impression de l'aimer de tout son cœur... Maintenant que je vous l'ai raconté, n'en parlons plus.

— Entendu, dit-il calmement, tandis que ses yeux parcouraient les beaux bâtiments des écuries. Vos chevaux sont bien logés.

Les yeux brillants de fierté, Adeline dit :

— Rien ne leur manque. Nous pouvons nous passer de bien des choses ; pas eux.

Avec timidité, obéissant à une impulsion irrésistible, elle lui saisit la main et demanda :

— Croyez-vous qu'il vous plaira de vivre ici, Mait ?

— La personne à qui cela ne plairait pas serait bien étrange, répondit-il en serrant davantage les doigts d'Adeline. Il est difficile de croire qu'il y a une ville à cent soixante kilomètres de Jalna, et j'ai peine à me rappeler que j'étais hier à New York.

— Et moi qui ne vous ai pas demandé de nouvelles de votre mère et de votre sœur !

— Mère va bien et Sylvia beaucoup mieux.

— Vont-elles vivre à New York ?

— Oui.

L'une des portes des écuries s'ouvrit et un homme d'environ quarante-cinq ans se montra. Il hésita en apercevant les jeunes gens, puis s'avança à leur rencontre, d'un pas ferme, bien qu'il eût perdu une jambe à la guerre. De toute sa personne émanait la fermeté et la confiance en soi, peut-être à cause de ses limpides yeux bleus à fleur de tête, de la saine coloration rose et blanche de ses joues lisses et de la courbe obstinée de ses lèvres.

— Oh ! s'écria Adeline, voici oncle Piers. Vous l'aimerez.

Fitzturgis inspecta le nouveau venu avec intérêt, s'efforçant de découvrir en lui une ressemblance avec celui de ses fils qui habitait en Irlande non loin de chez les Fitzturgis, mais il n'en trouva aucune. Maurice Whiteoak différait de son père autant que possible.

— Oncle Piers, dit Adeline d'une voix un peu tremblante d'émotion, je vous présente Maitland. Il est inutile, n'est-ce pas, que je vous dise son nom de famille ?

— Comment allez-vous, monsieur Fitzturgis ? dit Piers avec une certaine raideur en lui donnant une poignée de main.

Après quelques instants de conversation, Piers retourna avec eux dans les écuries. Il y faisait plus frais qu'au-dehors. Deux palefreniers préparaient les litières des chevaux pour la nuit. On sentait une agréable odeur de paille fraîche et de chevaux bien soignés. L'atmosphère était empreinte de calme et de satisfaction. Pour les chevaux de la ferme, la journée de travail était terminée. Pour les chevaux de selle, ces êtres choyés, c'était le plaisant retour au box après la liberté du paddock. Adeline était impatiente de montrer à Fitzturgis sa jument Bridget et son premier poulain Birdies's Boy. Ils étaient ensemble dans un box, le fils, héritier de la beauté de sa mère, debout à côté d'elle. Ils penchèrent tous deux la tête pour caresser du nez Adeline quand elle pénétra dans le box. En la voyant ainsi, entre la jument et le poulain, Piers sourit à Fitzturgis et dit :

— Un trio plein de promesse !

À quoi Fitzturgis acquiesça avec admiration.

— Entrez, dit Adeline, elle est aussi douce que possible et si fière de son fils !

Lorsque Piers Whiteoak arrêta sa voiture devant chez lui, un peu plus tard, il vit sa femme en train de repiquer des plantes dans la plate-bande. Assise sur ses talons, elle leva sur lui ses yeux sombres et demanda :

— Eh bien, tu as fait sa connaissance ?

— Oui, mais je ne l'ai vu que quelques minutes aux écuries. Adeline l'y avait amené pour lui montrer les chevaux.

— Ah ! fit-elle, désappointée. Je pensais que tu aurais pris le thé à Jalna et que tu l'aurais étudié attentivement.

— Bon Dieu ! combien de temps crois-tu qu'il me faille pour juger un homme ?

— T'a-t-il plu ?

— Il semble gentil.

— Beau garçon ?

— Oui. Il aime les chevaux mais il n'y connaît pas grand-chose.

Pheasant planta sa truelle dans la terre et demanda :

— Te paraît-il digne d'Adeline ?

— Je te le dirai quand je le connaîtrai mieux.

— Évidemment. Ma question est sans doute stupide... Piers, dis-moi, a-t-il mentionné Maurice ?

— Oui, mais j'ai compris qu'ils ne se voient pas beaucoup.

— J'avais espéré que Maurice viendrait avec lui. Il a promis de venir, tu sais.

— Il viendra plus tard.

Un silence tomba comme si souvent lorsqu'il s'agissait de leur fils aîné. Piers et lui ne s'étaient jamais entendus. Non qu'il y eût entre eux de conflit à proprement parler, mais quand ils étaient ensemble à la maison l'atmosphère se chargeait de malaise. Au plus profond d'elle-même, Pheasant accusait Piers d'être injuste envers Maurice. Elle ne lui avait jamais tout à fait pardonné d'avoir envoyé son premier-né, encore petit garçon, en Irlande, chez un vieux cousin, Dermot Court, bien que celui-ci eût fait de Maurice son héritier, ce qui avait décidé de son avenir. Il menait la vie oisive d'un jeune homme riche et Piers enviait sa richesse et déplorait son oisiveté. Ses parents ne l'avaient pas vu depuis près de deux ans.

Pheasant tapota la terre autour des dernières giroflées annuelles.

— Je suis en retard pour les planter, dit-elle, mais je fais toujours les choses avec retard.

— Tu en entreprends trop, dit Piers presque avec brusquerie. — Et, la prenant sous les aisselles, il la souleva et l'embrassa. — Si Adeline et son Irlandais s'entendent aussi bien que nous, il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

Il l'embrassa de nouveau, amoureusement cette fois, sous l'influence de la resplendissante chaleur de l'été et de la communauté de leurs travaux de plein air. Elle se détendit contre son épaule, oubliant tout ce qui n'était pas leur amour.

Mais leur attitude gêna leur plus jeune fils Philippe qui, revenant de la pêche, se racla bruyamment la gorge pour annoncer son arrivée.

— Hello ! cria-t-il, êtes-vous trop occupés pour voir ce que j'ai pêché ?

Ses parents se séparèrent et s'approchèrent de lui. Il leur montra une masse luisante de truites de ruisseau.

— Oh, magnifique ! s'exclama Pheasant qui ajouta : Pauvres jolies bêtes !

— Écoutez-la, dit Philippe en riant, elle plaint les poissons !

— Pourquoi pas ? Songe combien elles étaient heureuses quand elles nageaient dans leur frais ruisseau.

— Pas à moitié aussi heureuses que moi de les attraper.

Philippe avait dix-sept ans et il était devenu, au cours de la dernière année, scandaleusement beau au dire de sa tante Alayne. Il avait toujours été un joli garçon, mais depuis quelque temps la clarté sans tache de sa peau, le luisant de ses cheveux, l'azur de ses yeux aux lourdes paupières, la perfection de ses traits s'étaient intensifiés ; il avait

augmenté de beauté en même temps que de stature. En le regardant maintenant, Piers se dit qu'il était, comme le déclarait Pheasant, l'image de ce qu'il avait été au même âge, mais, en réalité, le jeune Philippe ressemblait bien davantage à son arrière-grand-père, le capitaine Philippe Whiteoak. Les fils de Renny, de Piers et de Finch paraissaient affirmer presque avec arrogance, ou du moins avec fierté, l'origine nordique de leur race : long corps aux hanches étroites, longues joues plates, peau claire.

— Je me suis arrêté à Jalna, dit Philippe, et j'y ai déposé deux truites pour le petit déjeuner d'oncle Renny.

— Bien, dit Piers sans chaleur.

L'adoration de Philippe pour Renny l'irritait plutôt ; il se donnait, pour son oncle, une peine qu'il n'aurait jamais prise pour ses parents.

Pheasant considérait son fils avec indulgence, comme elle le faisait envers tous.

— As-tu vu l'Irlandais d'Adeline ? lui demanda-t-elle.

— Non, mais nous sommes tous invités à aller l'inspecter ce soir.

— Bon Dieu ! s'écria une voix émergeant de la maison. Une réunion du clan pour saluer le fiancé de la fille de la maison ! Qu'apporte-t-il en guise d'offrande ? Six têtes de maigres bestiaux des montagnes du Kerry ou une portée de cochons affamés ?

Le possesseur de cette voix, une voix particulièrement agréable, apparut. C'était le second fils de Piers Whiteoak, de trois ans l'aîné de Philippe. Il avait été baptisé Finch, mais comme ce nom était porté par un autre membre de la famille, on l'avait, pour une raison inexplicable, appelé Nooky, puis Nook. Il étudiait la peinture et avait déjà eu plusieurs tableaux acceptés dans de petites expositions.

Il était le fils préféré de Piers, qui lui pardonnait ce qu'il aurait trouvé intolérable chez Maurice. Il était fier du don de Nook et aimait ses tableaux. Il était capable de supporter beaucoup de choses de la part de ses fils (ou s'en croyait capable), pourvu qu'ils ne composent pas de poèmes. Il l'avait autorisé à transformer la vieille remise en atelier. Il regarda avec indulgence la blouse tachée de peinture dont Nook était revêtu. Mais il ne fallait plus l'appeler de ce sobriquet enfantin : un peintre ambitieux, disait-il, ne saurait surmonter le ridicule d'un pareil nom, et la famille lui donna raison. Il lui en fallait pourtant un pour signer ses œuvres. Lequel ? Son oncle Finch Whiteoak était très connu comme pianiste ; mieux valait qu'il n'y eût pas d'homonymes dans le monde des arts. Très poliment, comme toujours lorsqu'il parlait à ses parents, Nooky leur reprocha de ne lui avoir donné qu'un seul prénom et il suggéra d'adopter celui de Christian. Piers y consentit tout en faisant observer que ce nom évoquait un peu trop *Le Voyage du pèlerin*<sup>1</sup>.

— Mais nous pourrions continuer à t'appeler Nooky dans l'intimité ? demanda Pheasant en entourant le jeune homme de son bras et en le serrant contre elle.

Cela s'était passé plusieurs mois auparavant ; à présent on s'était habitué, en dehors de la famille, à le désigner sous le nom de Christian, et ce n'était plus, à la maison, un sujet de plaisanterie. Christian ne s'offensait pas quand on se moquait de lui ; ce qu'il ne pouvait tolérer était la colère et les paroles

---

1. De John Bunyan (1628-1688). Allégorie religieuse qui a exercé une profonde influence sur le public populaire (1678-1684).

dures. Il y répliquait promptement, mais, tout aussi promptement, il le regrettait et s'en excusait.

Sa blouse de peintre accentuait encore son extrême maigreur et la rectitude de son maintien. Ses yeux sombres brillaient dans son visage clair.

— Il faut que nous soyons très aimables envers ce Maitland Fitzurgis, dit Pheasant. Sa visite est très importante pour Adeline.

— Sa visite ? fit Philippe. Je croyais qu'il était venu pour s'établir ici.

— Tu veux dire en qualité de mari d'Adeline ? demanda sa mère.

— Oui, je suppose.

— Les gens ne se marient pas ainsi au pied levé.

— Dad vous a enlevée, n'est-ce pas ?

Piers éclata de rire.

— Nous y avons beaucoup réfléchi, dit-il, ce n'a pas été improvisé.

— Adeline et lui correspondent depuis deux ans, dit Philippe. Pourquoi n'est-il pas venu plus tôt ?

— Il lui fallait régler ses affaires ; trouver un acheteur pour sa propriété.

— J'espère qu'il est riche. J'ai l'impression qu'il ne l'est pas.

— A-t-il dit si Maurice allait bientôt venir ? demanda Christian.

— Oui, répondit Piers ; il espère venir cet été.

Outre leurs trois fils, Piers et Pheasant avaient une petite tardillonne, Mary, née après la guerre. Elle arrivait maintenant en courant, avec la grâce sans apprêt de ses cinq ans. Ses joues portaient des traces de larmes ; elle s'était cachée pour pleurer dans l'un de ses endroits secrets. Sa mère et ses frères n'y firent pas attention, mais Piers demanda :

— Pourquoi ma petite fille a-t-elle pleuré ?

Elle médita un moment puis murmura :

— Parce que Nooky a deux noms.

— Qu'elle est bête, cette gosse ! dit Philippe. Je suis content que nous n'ayons qu'une seule fille.

Mary leva sur ceux qui l'entouraient des regards pathétiques, comme en quête d'un visage amical. Piers la souleva dans ses bras et elle appuya ses joues roses contre celles de son père.

— Qui est-ce que tu aimes le plus ? demanda-t-il.

Avec un brusque sourire, elle répondit sans hésiter :

— Oncle Renny.

— Eh bien, c'est du joli... Après tout ce que je fais pour toi !

Il la reposa par terre, la prit par la main et la conduisit dans la maison. Sautillant joyeusement à côté de lui, Mary chantonna :

— J'aime oncle Renny le plus... le plus... le plus !

— Pheasant ! appela Piers en tournant la tête, il est l'heure du dîner et du coucher de cette enfant.

Nook regagna son atelier, son refuge, le lieu où il était le plus heureux. Debout devant son chevalet, il contempla distraitement la toile inachevée représentant un nuage flottant au-dessus d'un champ estival. Il ne le voyait pas nettement, parce que le visage animé d'Adeline s'interposait entre lui et son tableau. Il éprouvait envers elle presque de la colère du fait qu'elle recevait son Irlandais précisément cet été où Maurice était attendu. Maurice avait toujours témoigné de l'affection à l'égard d'Adeline et il avait un jour confié à Nook qu'il l'aimait. N'était-ce pas abominable que Fitzurgis vienne la revendiquer après deux ans de ce que Nooky tenait pour des tergiversations ? Et à quoi serait-il bon à Jalna ?

— C'est ce que je voudrais savoir, dit-il tout haut tandis qu'il grattait sa palette.

Derrière lui, une voix demanda :

— Qu'est-ce que tu voudrais savoir ?

Il se retourna et fit face à sa cousine Patience entrée un moment en passant, comme elle le faisait souvent, son travail à Jalna terminé, avant de regagner sa demeure.

— Ce Maitland Fitzturgis. À quoi sera-t-il bon à Jalna ?

— À beaucoup de choses, j'imagine... pour Adeline.

— Il ne peut pas simplement s'installer ici et vivre aux crochets d'oncle Renny. Il y a déjà suffisamment de gens qui essaient d'arracher leur subsistance à Jalna.

— Oh ! Christian ! dit Patience avec un rire de bonne humeur. Quelle horrible description tu fais de nous ! Car je suppose qu'elle m'englobe.

— Et moi aussi.

— Comment extorques-tu ta subsistance de Jalna ?

— Eh bien, je peins ses champs et ses nuages.

— As-tu déjà vendu un tableau ?

— Je n'ai pas essayé. C'est trop tôt.

Elle s'avança et regarda la toile.

— C'est ravissant. Ça vous donne une impression de paix et le sentiment que les choses sont sans importance.

Il lui jeta un vif coup d'œil approbateur.

— Tu as l'air paisible, toi, Patience. Un jour que je serai plus en forme, je ferai ton portrait. Tu ferais un bon sujet avec cette salopette bleue, tes courts cheveux noirs, tes yeux gris et ton manque absolu de...

Il hésita, ne voulant pas la blesser.

— Continue, dit-elle ; c'est amusant d'être observée.

— Très bien, alors je dirai ce que les journaux appellent « un élégant raffinement ».

— Aucun espoir que je le possède jamais, dit Patience avec un rire ironique.

— Aimes-tu cela ?

— Je l'envie, Nooky.

— Je trouve, moi, que c'est dégoûtant.

— Tu dis ça, mais tu l'admireras probablement quand tu le verras.

— J'admirais Roma avant qu'elle l'ait acquis. Je ne l'admirais pas beaucoup, mais son air me plaisait.

— Tu as fait trois portraits d'elle l'année dernière.

— Regarde autour de toi et vois si tu peux les découvrir.

Patience parcourut l'atelier d'un regard vague.

— Je ne les vois pas.

— Personne ne les verra jamais ; ils sont détruits.

— Je ne te comprends pas, dit Patience. Presque tout le monde admire Roma.

Avec une franchise qui la fit rougir, il dit :

— Je suppose que tu penses à Norman Green.

Pendant un moment, elle ne put parler, puis elle dit d'un ton délibéré terre à terre :

— Eh bien, il faut que je m'en aille. Je présume que tu seras ce soir à la réception.

— Sans doute.

— Au revoir, Christian.

— Au revoir, Patience. Tendresses à tante Meg.

— Et à Roma ?

— Naturellement.

Elle s'éloigna et se retourna pour regarder l'atelier en se demandant comment avait été la vie au temps où il était une remise. Ce devait être plutôt agréable, se dit-elle, de vivre à une époque où il n'était question ni de maquillage, ni de bas de nylon, ni d'aucun raffinement compliqué. Non qu'elle s'en préoccupât beaucoup, mais elle ne pouvait oublier

ces choses qui lui revenaient malgré elle à l'esprit, surtout depuis ces derniers mois si malheureux.

Passé l'église, la route était silencieuse. Aucun bruit non plus quand elle franchit la porte de bois brun qui coupait la haie entourant le jardin de sa mère. Contre le mur de la maison, les roses trémières commençaient à fleurir, dépliant timidement leurs corolles roses au bas de leurs tiges, à l'abri de leurs feuilles rugueuses, laissant au sommet les boutons verts de leurs fleurs plus tardives étroitement fermés. Patience s'arrêta pour les contempler, se sentant avec les roses trémières une étrange affinité. Sur la petite pelouse, il y avait deux rouges-gorges, le père et le fils ; le fils était aussi grand que le père mais il avait la poitrine tachetée, le bec gros et l'œil avide. Il observait chacun des mouvements de son père, sautillant derrière lui. Le père ramassa quelque chose de presque invisible et, d'un geste incroyablement rapide, le lança dans la bouche du fils. Puis il s'envola, son fils à sa poursuite, les ailes largement déployées. À haute voix, Patience dit :

— Il ne continuera pas longtemps ; il est las de son rôle de père.

La porte de la maison s'ouvrit et Meg apparut :

— Oh ! te voilà, chérie ! s'écria-t-elle de sa voix chaude et accueillante. As-tu dit quelque chose ?

— Simplement à moi-même, maman. J'observais deux rouges-gorges.

Elles échangèrent des baisers.

— Ils sont si heureux après la pluie ! As-tu passé une bonne journée, Patience ?

Meg examina avec sollicitude le visage de son enfant. Le jeune Green ne lui avait pas été très sympathique, mais elle souffrait de voir Patience privée de lui. Elle avait conscience que sa fille avait été prête à consacrer le reste de sa vie à rendre le jeune

Green heureux ; et tout en ne le trouvant pas digne de cet amour, elle se gardait de le dire. En fait, Meg manifestait plus de tact qu'elle ne l'avait fait de sa vie. Habitant avec sa fille et sa nièce pendant une crise qui aurait pu avoir pour résultat de les rendre muettes l'une et l'autre ou ouvertement ennemies, Meg conservait son attitude affectueuse et calme envers les deux jeunes filles. Patience était le fruit de ses entrailles, son propre enfant. Mais elle aimait tendrement Roma, l'enfant de son défunt frère Eden, un poète. Il avait été ce que Meg qualifiait de « déréglé », mais elle l'avait beaucoup aimé et l'avait soigné au cours de sa dernière maladie. Elle se considérait comme une pauvre veuve responsable de ces deux jeunes existences.

La mère et la fille venaient de pénétrer dans la maison, se tenant par la main, quand une voiture de sport apparut sur la route qu'ombrageaient des arbres, puis s'arrêta devant la barrière.

— C'est Roma... et *lui*, dit Meg.

Patience se tourna vers l'escalier en disant :

— Il faut que je me nettoie un peu. À quelle heure sommes-nous attendues à Jalna ?

— Oh ! tout de suite après le dîner. Mets une jolie robe, Patience. Je vais prévenir Roma ; Norman ne descend pas de voiture.

Comme si elle n'avait pas entendu, Patience se mit à gravir lentement les marches.

— Fatiguée, chérie ? lui cria sa mère.

— Pas du tout. Cela m'ennuie simplement d'être obligée de m'habiller.

Patience entra dans sa chambre à l'instant où Roma atteignit le sommet de l'escalier.

— Hello ! lança Roma d'une voix joyeuse en passant devant la chambre de sa cousine, mais sans y jeter un coup d'œil.

Patience l'entendit ouvrir et fermer des tiroirs, faire couler de l'eau dans la salle de bains, puis redescendre quatre à quatre. Ce ne fut que lorsque les pas de Roma se furent dirigés vers la barrière du jardin que Patience cessa de demeurer attentivement immobile ; on eût dit que la moindre action de Roma avait pour elle de l'importance. Elle s'en rendit compte et eut une petite grimace de douleur, se souvenant combien naguère Roma avait été peu importante à ses yeux. Lentement, elle s'approcha de la porte grande ouverte de la chambre de sa cousine et y vit le désordre habituel : le plancher parsemé de bas et de souliers, le lit encombré de sous-vêtements, d'une brosse à cheveux et d'un buvard, et, sur la coiffeuse, un tel fouillis qu'elle se demanda comment Roma pouvait y trouver l'objet dont elle avait besoin. Elle y réussissait quand même, car elle sortait de sa chambre arrangée avec une perfection à laquelle Patience ne parvenait jamais. Avec une moue de dégoût, elle regagna sa chambre où régnait un ordre presque militaire. Elle regarda impartialement son reflet dans la glace et pensa : « Rien d'étonnant si Norman la préfère. »

Meg était dans le hall lorsque Roma y descendit en courant. Elle frôla de sa joue celle de sa tante et dit :

— Oh ! tante Meg, j'ai oublié de vous dire que je ne serai pas là pour dîner. Norman et moi allons à Mistwell voir l'un de ses amis.

Meg étendit une main comme pour attirer à elle la jeune fille, mais celle-ci s'était déjà élancée dans l'allée entre ses bordures de giroflées pour rejoindre Norman resté dans sa voiture. Du seuil, Meg cria :

— Nous sommes invitées ce soir à Jalna pour faire la connaissance de l'ami irlandais d'Adeline. Je trouve que tu dois y aller, Roma.

Roma, après avoir consulté Norman, répondit de loin :

— Entendu, tante Meg. Je viendrai. Au revoir.

La voiture démarra ; Meg vit la tête laquée de Norman se pencher vers Roma, et, avec un soupir, elle monta lentement à l'étage. Elle y arriva néanmoins assez tôt pour voir Patience suivre la voiture des yeux par la fenêtre. L'homme qui absorbait ainsi la pensée des deux jeunes filles était, de l'avis de Meg, tout à fait indésirable. Elle souffrait du désaccord qu'il avait créé entre elles trois. À sa façon placide, Meg souhaitait ardemment le bonheur de sa fille et de sa nièce et cherchait à le leur assurer.

Elle avait souvent essayé de découvrir une ressemblance avec Eden dans le visage enfantin de Roma, mais toujours en vain. Elle ne tenait pas davantage de lui par le caractère : il avait été démonstratif, affectueux ; Roma, si elle éprouvait de l'affection pour elle et pour Patience, ne le montrait certes pas.

Meg était désireuse d'aimer et d'être aimée. Elle entourait Patience de son bras, et sa fille se serra contre elle avec une tendresse presque violente en lui promettant de mettre sa plus jolie robe pour la soirée.

— C'est un véritable événement, dit Meg ; nous l'avons attendu depuis le séjour d'Adeline en Irlande. Maitland Fitzurgis doit être fort séduisant pour qu'Adeline n'ait cessé de penser à lui pendant deux ans. Maintenant elle va l'épouser. Ce sera le premier mariage parmi les Whiteoak de ta génération ; tu seras naturellement demoiselle d'honneur avec Roma, et la petite Mary comme bouquetière. Quelle jolie cérémonie ce sera ! Tu sais, nous n'avons pas eu de beaux mariages dans notre église. Le mien a été très simple, rien qu'en famille, et Renny et Finch se sont mariés en Angleterre. Piers

a enlevé Pheasant, et leur union a été bénie loin d'ici. Quant à Eden... eh bien, mieux vaut en dire le moins possible sur ses rapports avec les femmes. Mais il était un poète et, quoi que puisse lui reprocher Piers, on ne peut demander aux poètes de se conduire comme les gens ordinaires.

## 2

### L'accueil de Fitzturgis

Nicolas avait finalement décidé qu'il descendrait ce soir-là.

— Je ne veux pas faire la connaissance du fiancé d'Adeline dans mon lit comme un vieil invalide, avait-il dit. Après tout, je n'ai que quatre-vingt-dix-huit ans. Ma mère se levait et circulait quand elle avait près de cent ans. Par Dieu, voici un mois que je ne suis pas descendu ; je descendrai ce soir.

— Bon. Descendez-vous dîner ou simplement un moment dans la soirée ? dit Renny.

— Pour dîner, certainement. Veux-tu avoir la gentillesse de préparer mes vêtements et d'être prêt à me donner le bras à l'heure voulue ? Je ne veux pas que cet Irlandais me voie descendre avec ton aide. Dis à Adeline de l'occuper ailleurs.

— Je le ferai, oncle Nick, dit Renny avec un sourire encourageant.

Mais il envisageait non sans inquiétude ce voyage au rez-de-chaussée. Pourtant, si le cher vieil oncle avait résolu de l'entreprendre, rien ne l'en détournerait.

Renny le rasa, lui arrangea les cheveux et l'aida à s'habiller. Ces opérations achevées, il lui fallut

se reposer un moment et prendre un comprimé ordonné par le médecin avant de se mettre à la descente. Renny le regarda avec un mélange d'admiration et de tristesse. Combien il avait été différent si peu de temps auparavant. Oui, bien différent. Ses vêtements lui seyaient, son ferme visage aquilin exprimait le bien-être et un humour sardonique. Mais le temps ne l'avait pas traité de la même manière que sa mère. L'âge avait épaissi sa mère ; il avait garni son menton de poils raides, durci sa voix, apporté à son aspect quelque chose d'audacieux et de truculent, comme si elle défiait la mort elle-même. Le visage de Nicolas, lui, s'était affiné ; ses traits avaient pris une délicatesse de camée et ils s'étaient empreints d'une ombre de mélancolie. Néanmoins, il ressemblait parfois étonnamment au Nicolas d'autrefois et c'est ce qui se passait ce soir.

— Maintenant, dit-il d'une voix restée grave et sonore, descendons. Je suis décidé à faire bonne impression sur cet Irlandais. Soulève-moi, Renny. Morbleu, ce que ma jambe est engourdie !

Alayne s'effrayait de cette descente. Elle vint à la porte et dit à voix basse à Renny :

— Ne croyez-vous pas que je devrais dire à Archer de vous prêter main-forte ?

— Non, je saurai m'en tirer, répondit Renny.

— Il a déjà l'air fatigué.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Nicolas.

— Êtes-vous un peu fatigué, oncle Nicolas ?

— Pas du tout, dit-il en s'efforçant de parler comme sa vieille mère. Je veux mon dîner.

Il sourit à Alayne et tendit la main vers elle. Elle s'approcha et l'embrassa.

— Vous êtes vraiment élégant, dit-elle.

— Tant mieux. Maintenant, allons-y.

Le robuste bras de Renny lui encerclant la taille, il boitilla jusqu'à l'escalier. Il souffrait de la goutte depuis de nombreuses années. Anxieusement, Alayne suivit des yeux la descente des deux têtes, l'une couverte de cheveux gris fer qui n'étaient jamais devenus blancs, l'autre, étroite, avec sa toison d'un roux foncé dont la seule vue lui faisait retenir son souffle. Quant à Archer, surgi tout à coup, il se demandait simplement si son père pourrait faire descendre le vieillard sans aide ; il était aussi exempt d'admiration que de tristesse et n'évoquait nullement le passé.

Quand ils atteignirent enfin le hall, Renny portait presque son oncle.

— Du courage, grommelait Nicolas comme pour encourager Renny. Nous y arriverons.

Ils avançaient à présent dans le hall en direction du salon.

— Il est étrange, dit Archer à sa mère, que lorsque les gens sont soit très vieux soit très jeunes, ils aient toujours envie de faire ce qu'ils ne devraient pas faire.

— Tu étudies déjà la nature humaine, dit Alayne en souriant.

— J'en ai de si nombreux échantillons autour de moi !

— Tu ne devrais pas avoir l'esprit aussi critique, à ton âge, Archer.

— Cela prouve la vérité de ce que je viens de dire : j'ai envie de faire ce que je ne devrais pas faire à mon âge.

— Ne sommes-nous pas tous ainsi ? soupira Alayne.

— Il me semble que, lorsqu'on n'est ni extrêmement jeune ni extrêmement vieux, l'ennui est qu'on n'a pas envie de faire ce que l'on devrait faire.

— Tu compliques vraiment les choses, Archer.

— Elles sont plus intéressantes de cette façon.

Il écarta le rideau de la fenêtre du palier et regarda au-dehors.

— Voilà Adeline et son ami. Elle le retient en attendant qu'oncle Nicolas soit installé dans son fauteuil. Je ne trouve pas qu'ils aillent bien ensemble, ces deux-là.

— Pourquoi ?

— Je ne le sais pas encore. Plus tard, je vous le dirai.

Alayne jeta à son tour un regard par la fenêtre.

— Je trouve qu'ils sont très bien assortis et qu'ils ont l'air heureux.

— Je me demande ce qu'on éprouve.

— Quelle bizarre question !

— Eh bien, le bonheur semble tellement positif. Je pense qu'il ne doit pas tarder à être ennuyeux.

Renny traversa le hall, portant un verre de whisky à l'eau pour Nicolas.

— Il est épatant, dit-il en s'adressant à sa femme et à son fils. Je lui apporte un petit stimulant.

Peu après, Adeline amena Fitzurgis au salon et le présenta à Nicolas qui posa le journal qu'il lisait et serra chaleureusement la main du jeune homme.

— Je suis vraiment content de faire votre connaissance, dit-il. J'en ai longtemps attendu l'occasion et je commençais à craindre qu'elle n'aurait pas lieu pour moi.

Fitzurgis s'inclina avec une déférence qui plut à Nicolas. Adeline et l'Irlandais s'assirent de part et d'autre de son fauteuil et il y eut un moment de cérémonieux silence pendant lequel Nicolas inspecta le nouveau venu. Puis, avec l'air content de ce qu'il avait vu, il demanda :

— Comment avez-vous laissé l'Irlande ?

— À peu près comme elle est d'habitude : assez contente de se plaindre et de rendre l'Angleterre responsable de tous ses ennuis.

— Ah ! c'est un ravissant pays. J'y allais souvent voir les parents de ma mère, mais il y a des années que je n'y ai été. Vous éprouverez un grand changement à vivre dans ce Nouveau Monde. Quels gens heureux nous sommes ! Regardez-nous, monsieur Fitzurgis.

— Maitland, oncle Nicolas, intervint Adeline. Vous voulez que nous vous appelions tous ainsi, n'est-ce pas, Mait ?

— Certainement.

— Très bien... Maitland, dit Nicolas. — Et, déployant son journal devant Fitzurgis : — Voyez comme ces gens sont heureux : sur toutes ces images, les politiciens, les femmes membres de clubs, les jeunes filles, tous sourient d'une oreille à l'autre. Et ces nouveaux époux, Adeline, regarde les énormes bouches des jeunes mariées ! Elles dévoreraient sûrement leur conjoint lorsqu'elles en seront lasses, tout comme l'araignée femelle ! Les seuls qui, dans nos journaux illustrés, aient du sérieux et de la dignité sont les très jeunes enfants qui n'ont pas encore appris à sourire.

— Mais tous ces gens sont-ils réellement heureux ? demanda Fitzurgis. Leurs larges sourires signifient-ils quelque chose ?

— Je m'en tiens à constater qu'ils sourient, dit Nicolas.

— Archer ne sourit jamais, dit Adeline.

— Je peux le faire sourire, dit Renny en étendant la main vers son fils qui l'esquiva.

Rags fit résonner le gong. Nicolas, remonté par son whisky à l'eau, se dirigea d'un pas ferme vers la salle à manger, appuyé au bras de Renny.

— J'espère qu'il vous plaît, murmura Adeline à Fitzturgis. Il est à nos yeux à tous un magnifique vieillard.

— Il l'est, en effet. Et quels yeux remarquables pour un homme de son âge... pour un homme de n'importe quel âge !

— C'est de là qu'ils lui viennent, dit-elle en riant et en désignant le portrait de son arrière-grand-mère accroché au-dessus du buffet.

— Et maintenant, vous en êtes l'héritière, dit Fitzturgis avec l'un de ses rares regards ardents.

Nicolas vit qu'ils regardaient le portrait.

— Ma mère, une fille du marquis de Killiekeggan, dit-il, et le portrait qui lui fait pendant est celui de mon père en uniforme d'officier de hussards.

Fitzturgis eut conscience que tous les yeux s'étaient fixés sur lui, même ceux du jeune Archer, comme pour observer l'effet que lui produisaient les portraits. On aurait dit qu'ils voulaient lui faire comprendre l'influence que ces deux personnes, mortes depuis longtemps, exerçaient encore sur la vie de tous les habitants de Jalna.

— J'aurais aimé que vous connaissiez mon frère, dit Nicolas. Il s'asseyait à côté de moi à table. Il est mort, Dieu le bénisse, il y aura deux ans en juillet.

Le visage de Fitzturgis s'assombrit. Il ne lui était guère possible d'oublier cette mort qui avait obligé Adeline à retourner à Jalna pour l'enterrement à l'heure où elle et lui comptaient passer ensemble à Londres des jours enchantés.

— Je m'en souviens, dit-il d'un air morose.

Renny lui jeta un coup d'œil en se demandant à quoi pensait ce type. Nicolas buvait bruyamment son bol de bouillon. Il le reposa sur la table, s'es-suya la moustache et dit :

— L'Irlande ! quelle époque ce nom me suggère ! Les histoires de la vie de jeune fille de ma mère ! Les séjours que nous y avons faits, mon frère et moi... Vous souvenez-vous de mon cousin Dermot Court ?

— J'en ai souvent entendu parler.

— Il avait de si belles manières. On n'en voit plus de pareilles de nos jours, quoique mon frère Ernest en ait eu de très bonnes... n'est-ce pas, Alayne ?

Nicolas, exalté par le fait de dîner de nouveau en bas et par la société d'un inconnu, mangea de bon appétit sa part d'agneau rôti, de pommes de terre nouvelles et de petits pois. Il fit l'éloge de la tarte aux cerises, mais son humeur le portait aux réminiscences plutôt qu'à écouter la conversation des autres. Les yeux d'Adeline et de Fitzturgis se rencontraient à travers la table. Extérieurement, ils étaient attentifs à ce qui se disait ; intérieurement, ils se demandaient ce que l'avenir leur apporterait, elle aspirant à l'enrichissement de sa vie, lui essayant de s'imaginer incorporé au décor qui l'entourait.

Une carafe de bourgogne fut placée sur la table. À sa vue, tous les yeux s'animent et Archer ne résista pas à déclamer :

— *Dum vivimus vivamus.*

— J'étais en Angleterre en 1930, dit Nicolas. Cette année-là, c'est un cheval irlandais, Shaun Goilin, qui a gagné le Grand National. Sa mère, Golden Day, était au vert dans un paddock, en Irlande, et, dans un pré voisin, il y avait un certain nombre de poulains de deux ans. Pendant la nuit, plusieurs de ces coquins sautèrent par-dessus la clôture qui les séparait du paddock et il en résulta Shaun Goilin. Personne n'a jamais su quel poulain l'avait engendré, mais ce fut une heureuse escapade.

— *Quot capita...* commença Archer, mais Adeline l'interrompit.

— Au nom de Dieu, n'étale pas tout le temps ton savoir, dit-elle en un fort murmure.

Il lui décocha un regard glacial et Fitzturgis se demanda s'il ne détestait pas son futur beau-frère.

— La vie, disait Nicolas, ne peut être comprise qu'à reculons.

— Citation de Kierkegaard, dit Archer à mi-voix.

— À présent, continua Nicolas, je vois si nettement toutes les erreurs que j'ai commises et que j'aurais pu éviter.

— Je ne crois pas que vous en ayez commis, oncle Nick, dit Renny.

Nicolas souffla sous sa moustache tombante, vida son verre et le remit brusquement sur la table.

— Vous autres jeunes gens, dit-il, vous avez vos vies devant vous, mais moi, je m'éteindrai bientôt. Je vous avoue que je regretterai de quitter ce monde. Je le trouve très intéressant. Mais mon mariage a mal tourné. C'est pour vous une expérience nouvelle. Soyez prudents, laissez-vous guider... enfin, ce que je veux dire est que vous n'avez pas encore été mariés et que vous ne savez pas ce qu'est le mariage.

Nicolas avait complètement oublié que Fitzturgis était divorcé.

— J'ai été marié, dit celui-ci en regardant fixement le vieillard.

— Non ! Vraiment ? Alors, je n'aurais pas dû dire cela. Eh bien, mieux vaut peut-être pour vous d'en avoir fait l'expérience. Non que la mienne m'ait été utile. Encore un peu de bourgogne, s'il te plaît, Renny.

Tout en lui remplissant son verre, Renny dit :

— Nous nous trouvons tous bien d'avoir de l'expérience. Le divorce importe peu dans le monde moderne.

Il regarda sa femme pour voir s'il avait eu tort de prononcer ces paroles. Elle tenait les yeux fixés sur Fitzturgis, pleine de sympathie pour la gêne qui avait empourpré les joues du jeune homme. Fortifié par le vin, Nicolas reprit :

— Je suppose que votre femme était une Irlandaise.

— Non, une Anglaise.

— Ah ! je m'en souviens à présent ! Une actrice. Mais je ne me rappelle pas son nom.

— Faut-il que nous en discussions maintenant ! dit Fitzturgis.

Adeline lui sourit.

— Ça m'est égal, Mait.

Puis, se tournant vers Nicolas :

— Elle se nomme Georgina Lennox, oncle Nick. Elle habite à Londres et est une amie d'oncle Wakefield.

— Haha ! dit en riant Nicolas. Nous sommes donc tous dans la même galère, Alayne, Maitland et moi !

— *Ô tempora ! Ô mores !* observa Archer.

— Eh bien, et la pièce de Wakefield ? demanda Nicolas. A-t-elle été jouée ?

— Pendant trois semaines, dit Renny. Je suppose qu'elle n'a pas eu de succès, mais elle nous a paru assez bonne quand il nous l'a lue, n'est-ce pas, Alayne ?

Wakefield était le plus jeune des demi-frères auxquels il avait servi de père.

Très courtoisement, Nicolas dit à Fitzturgis :

— Je regrette d'avoir abordé un sujet gênant pour vous. Je suis très vieux. La mémoire me fait défaut ; je dis des choses que je ne devrais pas dire.

Mais je ne commets pas autant d'impairs que ma mère en commettait, n'est-ce pas, Renny ?

— C'est un trait de notre famille, répondit Renny. Maitland en fera bientôt partie.

Fitzurgis avait l'air un peu triste, mais un sourire voltigea sur ses lèvres et il dit :

— Je vous en prie, cela n'a aucune importance.

Ses yeux croisèrent ceux d'Alayne tandis qu'elle disait :

— Un nouveau venu à Jalna doit s'habituer à certaines choses.

— Je suppose que vous vous y êtes sentie très nouvelle venue, naguère, dit-il d'un ton qui les rangeait à part.

— Il y a vingt-cinq ans, j'étais ici une nouvelle venue, dit-elle.

— Je pense que je pourrais être considéré comme un nouveau venu, dit Archer, puisque je n'y suis que depuis quinze ans.

— Très nouveau, en effet, dit Alayne.

— Néanmoins, je me suis habitué aux choses en peu de temps. Rien ne me surprend, à présent.

— Je plains ta femme, dit Adeline, si jamais une fille est assez folle pour t'épouser.

— Aucune fille n'en aura jamais l'occasion, dit-il. Mon intention est de vivre en observateur. Je te laisserai le soin de propager l'espèce.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Piers et de sa famille qui venaient toujours de bonne heure. Après leur présentation à Fitzurgis, ils approchèrent des chaises de la table et s'y assirent. On leur donna à chacun un verre de vin. Levant le sien vers Adeline et son fiancé, Piers dit, avec un petit salut :

— À votre bonheur futur !

Les deux garçons, Philippe et Archer, ne se ressemblaient que par leur jeunesse, tous deux à l'aube de la vie, mais Philippe était une aurore rose et radieuse, tandis qu'Archer évoquait une aube pâle et d'un froid pénétrant. Jetant un regard affectueux sur Renny, Philippe dit :

— Oncle Renny va me léguer Jalna, n'est-ce pas, oncle Renny ?

— Je pourrais faire pire, dit le maître de Jalna en lançant à sa femme et à son fils un coup d'œil taquin.

Le jeune Philippe leva les yeux sur le portrait de son aïeul :

— Ce serait un deuxième Philippe Whiteoak qui le posséderait.

— Et l'image toute crachée du premier, dit Renny.

— Pas plus que moi, dit Piers.

Imperturbablement, Archer dit :

— Cela ne me contrarierait nullement, puisque je ne saurais que faire de Jalna si je l'avais.

— Cela te serait indifférent ? s'écria Renny, stupéfait.

— Bien sûr que non, intervint Alayne afin de défendre les intérêts de son fils.

— Eh bien, je suis attaché à cette propriété, mais seulement parce que j'y suis habitué, dit Archer.

— Alors, dit Renny, c'est sans doute seulement pour la même raison que tu es attaché à ta mère et à moi.

— Je pense que c'est naturel et que vous êtes attaché à moi pour cette même raison. Vous ne m'auriez guère choisi pour fils si vous aviez eu le choix, n'est-ce pas ?

— Philippe, dit Renny en lui tapant sur l'épaule, Jalna sera à toi.

— Nous te rappellerons cette promesse, dit Piers. Alayne sourit avec bonté à Philippe et dit :

— Tu as naturellement compris que ton oncle plaisantait.

— Pas du tout, dit Piers. Je vous demande d'en témoigner, Fitzturgis.

— Il est trop tôt pour que je m'engage soit d'un côté soit de l'autre, dit l'Irlandais.

Pheasant examinait Adeline et son fiancé, soupirant avec romantisme leurs possibilités de s'accorder. « Le visage d'Adeline a du caractère ; il révèle plus de chaleur, de fougue ; celui de Fitzturgis est plus sensible. Elle sera capable de s'oublier ; lui, jamais, sauf en ce qui concerne ses sens. »

— Eh bien, Pheasant, dit Renny, fera-t-il l'affaire ?

— Et, avec un sourire à l'adresse de Fitzturgis : — Elle prend votre mesure ; elle a l'esprit porté à l'analyse.

— Et, en général, elle se trompe, intervint Piers. Quand elle déclare quelqu'un digne de confiance, je cache mon portefeuille.

— Où sont Meg et les filles ? demanda Nicolas.

— Puis, imitant sa vieille mère : — J'aime être entouré de jeunesse.

— Autrefois, dit Renny à Fitzturgis, nous formions une tablée nombreuse. Outre ceux que vous voyez, il y avait mes trois plus jeunes frères : Eden, Finch et Wakefield. Eden est mort, le pauvre garçon ; Finch est pianiste et fait actuellement une tournée ; Wakefield est acteur, à Londres.

— Y étais-je, de leur temps ? demanda Archer.

— Ton type n'avait pas encore été inventé, répondit son père.

— Tante Meg et Patience sont devant la porte, annonça Adeline.

Les deux femmes descendirent d'une Ford vieille de dix ans et entrèrent dans la salle à manger.

Meg eut une exclamation de joie en voyant Nicolas à table. Patience portait une robe blanche sans manches qui mettait en valeur ses beaux bras bruns.

— Où est l'autre ? demanda Nicolas. La petite fille d'Eden ?

— Elle est allée quelque part avec son fiancé, dit Meg en s'efforçant de paraître gaie.

— Qui est-ce ? Je ne me souviens pas de lui.

— Il s'appelle Norman.

— Ah !... je ne me le rappelle pas. Je perds terriblement la mémoire. Je n'arrive pas à me souvenir de qui était la mère de la petite fille ? dit-il en interrogeant Alayne du regard.

Elle se leva en disant :

— Nous allons prendre le café au salon.

— Le café au salon ! marmotta Nicolas, tandis qu'on le mettait debout. Toutes ces nouvelles modes.

— Il y a vingt-cinq ans que nous l'avons adoptée ! riposta sèchement Alayne.

Étendant une main tremblante pour lui tapoter l'épaule :

— Vous avez été merveilleuse, Alayne, dit-il.

Comme elle franchissait la porte avec Fitzturgis, elle lui dit :

— Ne vous offendez pas de ce que peut dire oncle Nicolas. Il est excellent, au fond, et très excité de se trouver de nouveau en bas. Votre venue lui a fait du bien.

Il jeta sur elle un regard admiratif.

— Je suis très heureux d'être ici, dit-il. En fait, Jalna est exactement tel que je me l'imaginais.

Deux heures plus tard, sous le porche, Adeline prit Nooky à part et lui demanda :

— Dis-moi ce que tu en penses. Te plaît-il ?

— Je l'ai détesté dès le premier coup d'œil.

— Oh ! Nooky, tu me déçois !

— Ce n'est rien. Je hais naturellement les types qu'aiment mes cousines. Je déteste Norman.

— *Norman*, répéta-t-elle avec un extrême mépris. Mais Mait est complètement différent.

— Oui... il semble pas mal.

— Oh ! Nooky, tu es abominable.

— Appelle-moi Christian.

— Depuis quand es-tu si formaliste avec moi ?

— Depuis que tu t'es fiancée avec Mr. Fitzurgis.

— Mais avoue qu'il est mille fois plus attrayant que Norman.

— Patience et Roma ne seraient probablement pas de cet avis.

— Tu me désappointes beaucoup, Christian.

— Et je suis déçu par toi. Je voulais que tu épouses Maurice.

— Il n'y a jamais rien eu entre Maurice et moi.

— Sauf qu'il t'aime.

— Il en est guéri.

— Je l'espère. Sont-ils amis, lui et Maitland ?

— Mait admire Maurice.

Patience arriva sur ces entrefaites et posa un bras sur les épaules de chacun d'eux.

— J'ai causé avec ton Irlandais, Adeline, dit-elle, et il me plaît énormément. Il paraît très intelligent. Il est un peu plus âgé que je ne m'y attendais.

— Les adolescents ne m'intéressent pas.

— Me considères-tu comme un adolescent ? demanda Christian.

— Eh bien, je trouve que tu es assez mûr pour ton âge.

— Je me demande ce que Maitland pensera de Roma, dit Patience comme si elle ne pouvait chasser Roma de son esprit.

— Je présume qu'elle l'ennuiera, dit Adeline, pleine d'une heureuse assurance.

— Comme elle ennuerait n'importe qui d'intelligent, dit Christian.

— Elle et Norman se tiennent pour des intellectuels, dit Patience.

— Tu m'en diras tant, dit Christian.

— Peut-être. Mais je suis incapable de comprendre les livres qu'ils lisent.

— Crois-tu qu'ils les comprennent, eux ? Ne les exhibent-ils pas simplement comme les insignes de la Loge à laquelle ils appartiennent ?

Les sourcils froncés, Patience dit :

— Eh bien, ils connaissent les noms des auteurs et les tables des matières.

Christian éclata de rire :

— Je m'en doute ! Et Roma est rudement fière d'être la fille d'un poète. Elle sait les titres de tous les poèmes d'oncle Eden, mais en a-t-elle jamais lu un seul ? C'est peu probable.

Renny vint rejoindre les jeunes gens en disant :

— Il est l'heure que votre oncle Nicolas aille se coucher, mais il s'amuse tant qu'il me répugne de mettre fin à sa soirée.

— Quand il remontera, j'éloignerai Maitland. Oncle Nick n'aime pas qu'on le voie soutenu dans l'escalier.

— Dieu le bénisse, dit Patience.

Une voiture avança lentement dans l'allée.

— Voilà notre petite amie Roma qui arrive, dit Christian.

La voiture s'arrêta mais demeura cachée à l'ombre des sapins. Roma traversa en biais l'allée semée de gravier, les yeux fixés sur le groupe qui se tenait sous le porche.

— Elle n'a que deux expressions, dit Christian. Elle sourit ou elle ne sourit pas.

— Elle n'a que deux tons de voix, dit Adeline, ou bien doux et sucré ou bien dur et terre à terre.

— Hello ! cria Roma. Hello, oncle Renny !

Elle était la seule des jeunes Whiteoak qui n'aimait pas Renny. Il lui avait trop souvent fait la leçon.

— Tu es très en retard ! lui cria-t-il.

— Mieux vaut tard que jamais, répliqua-t-elle.

— Elle ne sourit pas, dit Christian à voix basse.

— Viens, Roma, dit Adeline, que je te présente Maitland.

Ils retournèrent tous au salon. Fitzturgis s'y consacrait à Nicolas qui attira Roma sur le bras de son fauteuil.

— Cette petite fille, dit-il, est la fille de mon neveu Eden. Eden était un poète, le premier des Whiteoak ayant des goûts intellectuels, bien que mon frère Ernest ait été doué pour écrire et ait toujours eu l'intention de composer un livre sur Shakespeare, mais il n'en a pas trouvé le temps. Naturellement, vous avez appris que le jeune Nooky... comment s'appelle-t-il maintenant ?

— Christian, dit Roma.

— Ah oui, Christian. Il s'adonne à la peinture. Et Finch est un pianiste de concert et Wakefield est acteur. Et puis, il y a dans le voisinage un jeune homme qui écrit. Quel est son nom, Roma ?

— Humphrey Bell.

— C'est cela. Et qu'est-ce qu'il écrit ?

— Des nouvelles pour les magazines américains et canadiens. Et il a fait quelques scénarios pour la radio et la télévision, répondit Roma comme si elle récitait une leçon.

— Eh bien, dit Nicolas, nous aurons bientôt ici une colonie d'artistes au lieu des officiers britanniques en retraite qui ont été les premiers

à peupler cette région. Crois-tu que cela vaudra mieux, Roma ?

— Je n'y ai pas réfléchi, dit-elle.

La tête de Nicolas s'inclina sur sa poitrine. Il avait l'air infiniment las. Adeline s'approcha :

— Dites bonne nuit à oncle Nicolas, Mait, dit-elle. Il va se coucher.

Elle caressa la chevelure rebelle du vieillard, puis entraîna Fitzurgis au-dehors. Ils se dirigèrent vers le ravin. Roma hésita un moment, puis les suivit. À l'endroit où s'embranchait le sentier qui menait au ruisseau, ils s'arrêtèrent et causèrent un moment ensemble. Fitzurgis tenait entre les siens les doigts d'Adeline.

Dans la maison, Renny et Piers portèrent presque Nicolas à sa chambre. Ils le regardèrent avec anxiété, ne lui ayant jamais trouvé l'air aussi vieux.

— Comment vous sentez-vous ? demanda Piers quand ils l'eurent déposé dans son grand fauteuil. Plutôt fatigué ?

— Non, non, pas trop fatigué, grommela-t-il, mais prêt pour mon lit. Donne-moi une de mes pilules, Renny, et toi, Piers, mon pyjama.

Ils s'empressèrent à le servir, dans cette chambre où, petits garçons, ils s'étaient sentis privilégiés d'être admis auprès d'un voyageur revenant du mystérieux monde extérieur. Maintenant, au lieu d'un respect craintif, il leur inspirait pitié et désir de le protéger. Cependant, une fois dans son lit, soutenu par ses oreillers, il avait l'air imposant. Il était content de lui-même et enclin à voir Fitzurgis d'un œil favorable.

— Cet homme me plaît, dit-il. Il me paraît très agréable, mais je ne me l'imagine pas vivant à Jalna. Et toi, Piers ?

— Moi non plus, répondit Piers. — Et, comme si Renny n'était pas présent, il continua : — Je ne peux imaginer ce que Renny en fera. Il ne sera utile à personne.

— Tu te plains toujours d'avoir trop de travail, répliqua Renny.

— Ce dont j'ai besoin, dit Piers, c'est d'un bon ouvrier agricole de plus et non d'un gentleman-farmer avec qui partager les bénéfices.

— D'après Adeline, il ferait n'importe quoi.

— D'après Adeline, oui, mais te l'a-t-il dit lui-même ?

— Bon Dieu ! s'écria Renny, il vient à peine d'arriver.

— Il m'a dit, intervint Nicolas, que son beau-frère lui a offert une situation à New York.

— Quel genre de situation ?

— Il ne l'a pas dit... ah ! oui, quelque chose dans la publicité.

— Adeline n'irait jamais vivre à New York, dit Renny. Il ne manque pas de besogne pour lui à Jalna.

— Y a-t-il assez d'argent pour faire vivre une famille de plus ? demanda Piers.

Le regardant droit dans les yeux, Renny répondit :

— Oui.

Secoué d'un rire intérieur, Piers tapota l'épaule de son oncle.

— Bonne nuit, oncle Nick. Cela a été magnifique de vous revoir en bas.

Quand il fut parti, Nicolas demanda :

— Quand le mariage aura-t-il lieu ? J'espère que ce sera bientôt. J'aimerais y assister.

— Il ne se passerait pas bien sans vous, oncle Nick... Dois-je éteindre les lumières ?

— Oui. Je suis assez fatigué, mais content d'être descendu. Désormais, je descendrai tous les soirs.

Lorsque la première lampe fut éteinte, le visage, sur l'oreiller, s'obscurcit ; avec l'extinction de la seconde lampe, il disparut.

— Vous vous sentez bien ? demanda Renny.

— Très bien, merci.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit... Qu'est-ce que tu attends ?

— Je m'en vais.

Mais il s'attarda jusqu'à ce qu'il entende un ronflement rythmé.

Dans l'air frais de la nuit, il traversa la pelouse et prit le chemin du ravin. À la lueur du clair de lune brumeux, il aperçut les silhouettes d'Adeline et de Fitzurgis sur le pont, au-dessus du ruisseau. Il ressentit une étrange constriction au cœur à la voir dans cette attitude d'isolement tendre avec un autre homme, à l'endroit où elle s'était si souvent tenue avec lui. Mais, en même temps, sa nature patriarcale presque prédatrice l'incitait à attirer Fitzurgis dans son troupeau. « Il y a beaucoup de travail pour lui ici, songea-t-il ; il y en a beaucoup pour nous tous. »

En proie à ces émotions contradictoires, il se rendit aux écuries. Il ouvrit la porte et entra dans ce lieu silencieux qui fleurait bon la paille. Quel effet différent y produisait la lueur de la lune ! Dehors, elle blanchissait les chemins, transformait l'herbe en velours noir, accentuait le mystère de chaque arbre. Ici, elle laissait voir les formes obscures des chevaux au repos, les uns debout, les autres couchés dans la paille ; le clair de lune faisait miroiter une boucle d'acier ou une paire d'yeux effrayés ; il argentait l'exquise dentelle d'une toile d'araignée et dorait son attentive habitante ; la

mouche qui y était captive présentait elle-même un moment de beauté.

Un poulain de trois ans, couché à côté de sa mère, se sentait, dans ces ténèbres chaudes et tranquilles, aussi parfaitement en sécurité qu'il l'avait été en elle, avant de naître. Il ne manifesta aucune frayeur, même quand Renny pénétra dans son box. La jument l'accueillit en grommelant tout bas tandis qu'il la caressait. « Brave fille, dit-il. Tu as un superbe bébé ; je suis fier de toi. » Et la fierté que lui inspiraient ses chevaux sembla atteindre leur conscience ; ils bougèrent et, au son de sa voix, se mirent à hennir doucement. Il éprouvait de la pitié pour l'homme qui attache sa fierté à son automobile, cette machine tapageuse dont le charme périt avec le brillant de sa nouveauté, dont le sang est de l'essence et qui sort des usines en série.

### 3

## On fait connaissance

Fitzturgis était venu à Jalna avec un mélange d'appréhension, de méfiance de soi-même et d'un amour gravé dans sa mémoire. Dans quoi s'embarquait-il ? En tant qu'Irlandais, une vie de famille aux liens étroits n'était pas une nouveauté pour lui. Mais celle qu'on menait à Jalna différait de celle qu'il avait connue jusqu'alors. Il ne parvenait pas à s'imaginer en qualité de « gendre à demeure » de l'homme qui tenait une si grande place dans les lettres d'Adeline. À quel point était-il épris d'elle ? Il n'aurait su le dire. Le sentiment qu'elle avait éveillé en lui était certainement le plus ardent qu'il

avait jamais éprouvé. Mais cela suffisait-il ? Il avait conscience de souhaiter presque avec mélancolie éviter les relations humaines les plus intimes ; les dernières années vécues avec sa mère et sa sœur, la dépression nerveuse de celle-ci avaient fortifié cette tendance. Néanmoins, le souvenir d'Adeline dans ses bras, de sa foi en lui, de sa joyeuse confiance en l'avenir était comme un soleil propre à dissiper ces brumes de doute. Au près d'elle sur le pont rustique, le ruisseau à peine perceptible sous eux, il ressentit une montée passionnée de désir et la volonté d'être constant dans son amour.

Le lendemain matin, Renny lui donna à monter un hongre gris et l'emmena faire le tour de la propriété ; il lui montra les champs où le haut blé doré allait bientôt être moissonné ; les vergers où Piers était en train de vaporiser les pommiers ; la cerisaie où les cueilleurs remplissaient leurs paniers des fruits rouges et lustrés ; le vieux verger planté par son grand-père où les pommes pourraient sans être récoltées, où les vieux arbres s'inclinaient vers l'herbe qui vous montait aux genoux.

— Ces pommes, dit Renny, ne sont plus vendables. Leur variété est oubliée, mais à mon avis leur goût est meilleur que celui des espèces d'un aspect séduisant qu'on vend aujourd'hui dans les magasins. Je suis sûr que vous partagerez cette opinion.

Il tenait pour certain que Fitzurgis resterait à Jalna.

Quant à l'Irlandais, il ne fut pas fâché de descendre de cheval à la porte de l'écurie. Ce hongre, par ses écarts irrités, avait manifesté un désir invincible de le désarçonner, et la pensée d'une telle ignominie était désagréable à Fitzurgis. Il n'avait pas la prétention d'être un cavalier accompli.

Il préférait circuler en automobile. Il soupçonnait Renny Whiteoak de lui avoir fait monter ce cheval difficile pour le mettre à l'épreuve. Eh bien, grâce à Dieu, il était resté en selle.

— Parfait, dit Renny avec l'aimable sourire que Fitzurgis trouvait quelque peu méprisant.

À l'intérieur de l'écurie, le vieux palefrenier en chef au visage rouge, Wright, dirigeait le travail d'un nouveau subordonné.

— Wright, dit Renny, est chez moi depuis plus de trente ans. Pendant tout ce temps, il n'a guère pris de vacances, à moins que vous ne considérez comme telles les journées passées au Concours hippique de New York. Hein, Wright ?

— J'appelle ça un dur travail, répondit Wright, mais ça me suffit comme vacances.

Il regardait Fitzurgis, prenant sa mesure de ses yeux bleus et ronds.

— Il a aussi été en Irlande, continua Renny. C'est lui qui y a conduit Maurice quand il était petit garçon.

— Et un gentil petit garçon que c'était, dit Wright. Il ne m'a donné aucun ennui. Ce voyage a été heureux pour lui, bien qu'à l'époque il ait semblé un peu cruel.

— Il doit bientôt venir ici, dit Fitzurgis sans chaleur. Il appelle toujours Jalna son foyer.

— Je l'espère bien, s'écria Renny. C'est toujours notre foyer à tous.

— Aimeriez-vous voir le poulain, monsieur ? demanda Wright.

Précédant le visiteur dans le box où le nouveau-né se tenait fièrement à côté de sa mère, il dit :

— Il a la tête et le corps de son père. Je crois qu'il sera un bon cheval.

— Le père est-il illustre ? demanda Fitzturgis pour dire quelque chose.

— Je vous crois, répondit Wright. Il a gagné le Prix du Roi une fois, et il aurait pu faire des prodiges, mais il avait un défaut. Tant qu'il avait des barrières devant lui, il était épatant, mais dès qu'il ne s'agissait plus que de courir, ça ne l'intéressait plus et il ne pensait qu'à quitter la piste. Son jockey ne savait jamais s'il n'allait pas s'enfuir sur la gauche.

Les trois hommes regardèrent le poulain qui leur rendit leurs regards comme avec défi. Le caressant, Renny dit :

— Tâche de n'hériter que des vertus de ton papa.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, dit Wright. Je crois que nous sommes tous enclins à hériter des défauts.

— Vous dites cela, Wright, dit Renny en riant, et pourtant vous tenez Miss Adeline pour parfaite.

— Elle est l'exception, monsieur, répliqua Wright. — Puis, se tournant vers Fitzturgis, il ajouta, avec une politesse démodée : — J'espère pouvoir me permettre de vous féliciter, monsieur. Je connais mademoiselle depuis sa naissance. Je l'ai portée dans mes bras à travers ces écuries avant qu'elle sache marcher et elle n'a jamais connu ce que signifie la peur.

— Je suis d'accord avec vous pour la trouver parfaite, dit Fitzturgis.

Dans le couloir, ils furent rejoints par Patience en salopette bleue, une bouteille de liniment à la main.

— Je viens de frictionner la jambe de Frigate, dit-elle. Elle va beaucoup mieux ce matin.

Elle les accompagna dans leur inspection des écuries dont elle se montra plus fière encore que Wright. Leur ordre, leurs commodités modernes méritaient en effet qu'on en soit fier, et Fitzturgis le dit.

— Où est Adeline ? demanda Patience.

— Je voulais m'assurer toute l'attention de Mait, dit Renny, alors je l'ai laissée à la maison.

— Oncle Finch va venir, annonça Patience. Mère a reçu une lettre de lui ce matin. Quelle bonne nouvelle, n'est-ce pas ? — Puis s'adressant à Fitzurgis : — Nous allons vous embrouiller, je le crains, nous sommes si nombreux.

— Nullement, répondit-il. D'abord, j'ai déjà rencontré Finch. Ensuite, Adeline m'a tenu au courant des faits et gestes de la famille depuis deux ans.

— Quand arrive Finch ? demanda Renny.

— Dans trois jours. C'est plus tôt que nous ne nous y attendions. Ce qu'il y a de drôle est qu'il ne veut pas que nous lui préparions quoi que ce soit. Il veut simplement qu'on le laisse tranquille.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Rien. Il dit qu'il est simplement fatigué et désire être laissé seul.

— Il ne pourrait choisir un meilleur endroit, dit Renny, gaiement. Il faut que vous sachiez, Maitland, que nous ne nous occupons pas beaucoup du monde extérieur à part les activités de nos professions, si toutefois on peut qualifier de profession l'élevage des chevaux.

— Moi, je trouve que c'en est une et des plus astreignantes, dit Patience. J'élève aussi des chiens, ajouta-t-elle. Des chiens à la mode. Voulez-vous voir mes chenils ?

— Un peu plus tard, dit Renny. Je voudrais d'abord montrer mon bureau à Maitland.

Il éprouvait une certaine difficulté à appeler Fitzurgis par son prénom, car les Whiteoak n'avaient pas l'habitude de s'en servir avant qu'une connaissance ait mûri ; mais il ne pouvait guère dire « monsieur » à l'homme qu'Adeline allait épouser !

Il ne se sentait, à vrai dire, pas très à l'aise avec son invité. Malgré son air franc, l'homme était pour lui un mystère. Il avait l'impression qu'il s'en serait mieux rapproché s'il n'avait pas été le fiancé d'Adeline. En le regardant, il ne pouvait s'empêcher de penser : « Voilà celui qui va me supplanter. »

Tout en se dirigeant vers son bureau, il dit :

— On ne croirait pas que cette jeune fille a récemment souffert d'un chagrin d'amour, n'est-ce pas ?

— Non, en effet. Elle m'a frappé par sa sérénité.

— Oh ! elle s'en remettra. Le fait est qu'elle en est bien débarrassée. Il me semble un pauvre être. Malheureusement, la jeune Roma est maintenant fiancée avec lui. Voulez-vous boire un verre ?

— Merci, dit Fitzturgis en s'asseyant sur la chaise qui faisait face au bureau, tandis que, de ses yeux profondément enchâssés, il regardait les portraits de chevaux qui couvraient les murs.

— Plus tard, je vous montrerai la sellerie et nos trophées, dit Renny.

— Cela m'intéressera, dit Fitzturgis. — Puis il ajouta : — Roma est une jolie petite, n'est-ce pas ? Innocente et l'air plutôt nostalgique ?

— En effet, répondit Renny. Elle est parfois gentille et, à d'autres moments, j'ai envie de lui administrer une raclée. Son père, mon frère Eden, est mort il y a longtemps. Je me demande souvent ce qu'il aurait pensé d'elle.

Il tira de sa poche un trousseau de clefs, en choisit une et ouvrit un placard. Fitzturgis aperçut un étrange assortiment d'objets parmi lesquels Renny prit une bouteille à demi pleine de whisky et un siphon d'eau gazeuse.

Leurs verres à la main, ils se regardèrent, au-dessus de la table, dans une étrange intimité forcée,

n'ayant pour base que leur amour pour Adeline qui les rendait méfiants l'un envers l'autre. Fitzturgis se demanda si Renny avait l'intention de diriger leur vie. Il avait l'air capable de le tenter ; un type plutôt autoritaire, avec sa tête rouge et ses prudents yeux sombres. De son côté, Renny se demandait si l'amour de cet Irlandais était d'une nature durable, s'il s'accommoderait de la vie à Jalna... et il se demandait aussi, avec une vive curiosité, combien d'argent il possédait. Un homme a certainement le droit de connaître les perspectives financières de son futur gendre.

— J'espère que vous avez bien vendu votre propriété, dit-il.

— Pas trop bien, répondit Fitzturgis avec un soupir. Pas aussi bien que je l'espérais. Il y a cependant de quoi faire vivre ma mère et ma sœur. Plus tard, ma sœur souhaite trouver du travail à New York.

— Vous ne sauriez mieux investir votre argent qu'en le plaçant dans les écuries de Jalna. J'ai fort bien réussi ces dernières années, mais j'ai besoin d'un capital plus important. Il y a beaucoup à gagner avec les chevaux de concours et les chevaux de course. Ils sont devenus le jouet de l'homme riche. J'ai un ami nommé Crowdy qui ne possédait qu'un seul cheval de course mais qui s'est révélé être bon. Il lui a rapporté non seulement une quantité de prix mais vient d'être acheté très cher par un millionnaire.

— Je vous ai prévenu que je suis pauvre, dit Fitzturgis. Mais je me fais d'avance une joie de travailler pour Adeline.

— Bien, dit Renny. — Et un silence tomba, rompu par l'incessant beuglement d'une vache. — On vient de lui enlever son veau, dit-il.

— Mon beau-frère peut me procurer un emploi dans la publicité, à New York, dit Fitzturgis.

— Dans la publicité, répéta Renny avec un regard vide comme s'il ne savait pas ce que cela signifiait.

— Oui, dit Fitzturgis, il pense que je pourrai m'y mettre rapidement.

— Qu'est-ce qui le lui fait croire ?

— Eh bien... je suppose que je suis doué d'une intelligence moyenne.

Avec sévérité, Renny répliqua :

— Votre beau-frère m'étonne, car je peux vous dire, d'après le peu que je vous connais, que ce ne serait pas du tout votre affaire.

— Mon beau-frère devrait savoir à quoi s'en tenir, dit Fitzturgis d'un air obstiné.

— Oui. C'est pourquoi son opinion me surprend.

En même temps qu'étincelait l'ambre des verres qu'ils levèrent, étincela un instant dans leurs yeux un vif antagonisme.

Fitzturgis reprit la parole le premier avec emportement.

— Il faut que vous compreniez, monsieur Whiteoak, qu'il me plairait de m'établir à Jalna mais non en qualité de cavalier de comédie. Je m'y connais fort peu en matière de chevaux de concours. J'ignore tout de la culture au Canada. Je ne veux pas vous désappointer, c'est tout.

— Si c'est tout, s'exclama Renny, nous n'avons pas besoin de nous tourmenter ! Vous apprendrez. Et laissez-moi vous dire – si Adeline ne l'a pas encore fait – qu'elle n'irait jamais vivre à New York. Elle déteste la vie en ville.

— Je le sais.

— Elle est née et a été élevée à la campagne. Elle a été en selle dès qu'elle a su marcher.

— Je le sais.

— Si l'argent doit un peu manquer, la place ne fera pas défaut. Nous étions dix, autrefois, à Jalna, et tous très heureux.

— Adeline me l'a dit. Mais je suis sûr d'une chose : quand nous serons mariés, il nous faudra une demeure à nous. J'y suis fermement décidé.

— Adeline aussi ?

— Je le crois.

— Elle ne m'en a jamais parlé. Je crois qu'elle l'aurait fait si cela lui tenait au cœur.

— Eh bien, en fait, nous n'avons pas abordé cette question.

— Je vois. Alors disons que nous ne déciderons rien avant de savoir quel est son sentiment.

— Quel qu'il soit, repartit Fitzurgis, il me faut avoir un toit à moi.

— En ce cas, dit gaiement Renny, je connais la maison qui vous conviendrait. Les petites maisons agréables sont difficiles à trouver, vous savez. Mais ma sœur Meg va déménager et je suis persuadé qu'elle sera disposée à vous vendre ou à vous louer sa maison pour un prix très raisonnable. Elle et Patience doivent habiter avec mon frère Finch qui s'est fait construire une maison au-delà du ravin à l'emplacement d'une autre qui a été brûlée. Il a fallu si longtemps pour enlever les décombres et obtenir d'un entrepreneur qu'il se charge des travaux, et Finch a tant tardé à arrêter les plans, qu'elle vient seulement d'être terminée. Elle n'est guère à mon goût ; son style californien ne me paraît pas adapté à notre climat nordique, mais il l'a voulue ainsi et c'est lui qui y demeurera. Ce soir, nous devons dîner chez Meg et vous verrez ce qu'elle pense de vous avoir pour locataire. Quand est-ce que vous comptez vous marier ?

— Nous n'avons pas encore décidé de date, dit Fitzturgis, sur la défensive. — Puis il ajouta : — En ce qui me concerne, le plus tôt sera le mieux.

En regagnant la maison, il avait le sentiment que ses affaires lui étaient retirées des mains. En un sens, cela lui convenait, car il était enclin à l'indolence ; et il se trouvait en pays étranger, condamné à une vie nouvelle et différente. D'autre part, il en voulait au maître de Jalna d'un ton qui lui semblait arrogant. Il se demanda si la combinaison en une seule personne d'un beau-père et d'un patron était heureuse.

Adeline arriva à sa rencontre à travers la pelouse, portant des roses qu'elle venait de cueillir.

— Ne sont-elles pas délicieuses ! s'écria-t-elle en les approchant du visage de Fitzturgis. Elles sont simplement de l'espèce démodée qui n'a pas de nom, mais je les aime.

— C'est merveilleux de vous voir ici dans votre propre ambiance, avec des fleurs de votre propre jardin dans les mains.

— Il est aussi votre jardin, dit-elle, consciente du besoin qu'il avait d'être rassuré.

Il lui prit la main et ils se dirigèrent ensemble vers un banc qui encerclait un vieux bouleau. Le soleil dardait sur l'herbe des rayons brûlants.

— L'herbe est d'une couleur différente ici, dit Fitzturgis.

— Oui, dit-elle comme en s'excusant, je le sais, elle n'est pas aussi verte. — Puis, levant sur lui ses yeux ardents : — Avez-vous passé une bonne matinée avec papa ? Et que pensez-vous de Jalna ?

— Oh ! Jalna me plaît, dit-il avec chaleur, mais sans entrer dans les détails comme elle l'aurait aimé.

Ils restèrent un moment silencieux, regardant un écureuil creuser un trou dans le gazon, y trouver quelque chose à son goût, l'extraire adroitement et se mettre à le grignoter.

— Les bêtes sont si apprivoisées, ici, dit-il... J'ai eu une conversation avec votre père dans son bureau.

Adeline rit gaiement et s'écria :

— Oh ! comme je voudrais y avoir assisté !

— Pourquoi ? demanda-t-il brusquement.

— Parce que vous êtes les deux hommes que j'aime le plus au monde. Voir les réactions que vous produisez l'un sur l'autre me passionne.

— Elles pourraient ne pas vous plaire tout à fait. Mes idées diffèrent de celles qu'il me supposait et je le trouve difficile à comprendre.

— Quand vous le comprendrez, vous ne voudrez pas qu'il soit différent. Je crois que nous pensons tous ainsi... sauf peut-être maman.

— Je n'en suis pas surpris.

— C'est drôle que vous ayez cette impression... si tôt.

— Votre père et moi aurions dû tout arranger avant que je vienne, dit-il d'un air sombre.

Les sourcils d'Adeline s'élevèrent.

— Mais je croyais que nous l'avions fait, vous et moi. Nous avons correspondu pendant deux ans !

— À quel sujet ? demanda-t-il en voyant son image se refléter dans les profondeurs sombres des yeux de sa fiancée et en remarquant une minuscule verrue près de l'un d'eux.

— Au sujet de notre désir d'être ensemble, et je vous ai donné toutes les nouvelles de Jalna.

— Et moi, je vous ai dit nettement que je suis pauvre. Je veux dire que je n'ai rien à investir. Vous savez que ma mère et ma sœur dépendent de moi pour vivre.

Elle poussa un soupir enfantin, exagéré.

— Bien sûr que je le sais. Mais ne vous tourmentez pas. Papa espère toujours que les gens auront de l'argent à placer dans son élevage, mais s'ils n'en ont pas cela n'importe pas vraiment.

— Mais je ne suis pas simplement « des gens », Adeline.

— Vous êtes trop sensible, Mait. Vous ne manquerez pas d'occupation. Papa regrette constamment qu'oncle Piers n'ait pas plus de temps pour l'aider à dresser les chevaux. Et il est si généreux. Vous pouvez être sûr qu'il vous donnera une bonne part des bénéfices.

Il lui prit la main, en baisa la paume et dit :

— Auprès de vous, je me sens d'âge mûr et désillusionné ; mais peut-être cela me passera-t-il à Jalna où vous avez tous l'air d'être nés coiffés et pleins d'une confiance victorienne en l'avenir.

Il lui fit part de la suggestion de Renny concernant la maison de Meg et elle en fut ravie. Il lui tardait d'être au soir pour pouvoir l'inspecter.

— Elle sera parfaite pour quand votre famille viendra nous voir de New York. Naturellement, lorsque votre mère et votre sœur viendront pour le mariage, elles habiteront à Jalna.

— Ne pourrions-nous nous marier sans cérémonie ? Rien que votre famille d'ici et nous deux ?

— Comment, Maitland, vous n'avez pas envie d'un beau mariage ?

— Pas particulièrement. Je déteste les chichis.

— Vous ne voulez pas que votre famille soit présente à votre mariage ?

— Pas spécialement. Nous pourrions aller la voir à New York pendant notre voyage de noces.

— Oh ! je pensais que nous irions à l'un de nos lacs du nord ou peut-être à Québec.

— Très bien, chérie, où vous voudrez.

Chez Meg, on était tout à la préparation du dîner. Patience resta à la maison ce jour-là, et s'appliqua, avec sa mère, à la confection compliquée d'un repas propre à rivaliser avec ceux de Jalna. Meg était d'avis que, lorsque Renny venait chez elle, il fallait lui offrir une cuisine aussi bonne que celle de Mrs. Wragge. Patience, malgré son peu d'expérience, avait la passion d'essayer de nouvelles recettes. Le résultat fut que tous les ustensiles de la cuisine furent employés et qu'à l'heure où les invités commencèrent à arriver, la mère et la fille étaient toutes deux dans un affreux état de confusion, de chaleur et presque de désespoir. Roma avait été chargée de dresser le couvert, mais la tâche de tout disposer pour douze convives sur la table, même agrandie de sa rallonge, avait dépassé sa patience. Son visage empourpré apparut à la porte de la cuisine et elle dit :

— J'aimerais flanquer toutes ces assiettes, ces couteaux et ces fourchettes par terre.

— Si tu faisais ce que je fais, dit sa cousine, tu pourrais te plaindre.

— Je ne le ferais jamais. C'est dénué de sens.

— Ne peux-tu dresser le couvert sans te mettre en colère ?

— Il n'y a pas assez de place pour douze personnes. Pourquoi tante Meg a-t-elle cru devoir inviter Philippe et Archer ?

— Je ne sais pas, cria Patience. Si tu es incapable de mettre la table, je le ferai.

— Pourquoi ne pouvons-nous pas donner un dîner-buffet comme le font les autres gens ?

De l'office, Meg cria :

— Je n'ai jamais imposé à mon frère un dîner-buffet et je ne le ferai jamais.

— On ne s'assied pas, au moins, on reste debout, grommela Roma.

— Pas dans cette maison, dit Meg.

À ce moment arrivèrent Piers et sa famille. Pheasant se mit aussitôt à dresser le couvert, Christian s'esquiva avec Roma, Piers entreprit d'aiguiser le couteau à découper, Philippe commença à tondre la pelouse et la petite Mary alla pleurer dans un coin.

Lors de l'arrivée des habitants de Jalna, tout était en ordre. Meg les accueillit vêtue d'une robe bleu foncé avec une ceinture blanche qui grossissait encore sa taille épaisse. Patience, toute en volants roses, n'offrait pas du tout la silhouette à la mode ; Roma était mise en valeur par un bleu pâle angélique. Elles regardèrent Fitzurgis avec une curiosité non dissimulée et lui les examina d'un œil exercé.

Dès que ce fut possible, Renny entraîna sa sœur à l'écart.

— Meggie, dit-il, j'ai un locataire ou un acheteur en vue pour ta maison.

— Oh ! bravo ! s'écria-t-elle. Qui est-ce ?

— Fitzurgis. Il est résolu à ce qu'Adeline et lui aient leur propre demeure et il a sans doute raison. Je ne suis pas arrivé à savoir quels sont ses moyens, mais ils ne doivent guère être importants. Il devrait quand même être en mesure de payer un prix ou un loyer convenable.

— Oh ! il le doit ! Évidemment, si je n'étais pas veuve avec deux jeunes filles à ma charge, cela n'aurait pas la même importance... mais, vu combien les temps sont difficiles...

— Je le sais, dit Renny avec sympathie sans lui rappeler qu'il lui payait une pension pour Roma et que Patience gagnait sa vie.

— Je serai ravie d'imaginer Adeline dans cette maison avec ce charmant Irlandais. Et moi qui

tiendrai le ménage de Finch... cela semble presque trop...

—.. Beau pour être vrai, acheva Archer en entrant.

— Écoutais-tu ? demanda Renny avec une certaine sévérité.

— Je le suppose, répondit Archer. J'ai tant de peine à établir la démarcation entre ne pas m'intéresser suffisamment aux choses et trop m'y intéresser.

— Je te l'indiquerai, dit Renny. Quand deux personnes se parlent à voix basse, tu dois t'en éloigner.

— Mais partout où je vais, je trouve deux personnes qui se parlent à voix basse ; il semble ne pas y avoir d'endroit où je puisse aller.

Une odeur de brûlé s'échappa de la cuisine, et Meg s'y précipita, prise de panique. Heureusement, il n'était survenu aucune catastrophe et, bientôt, deux beaux chapons gras furent portés dans la salle à manger. Pheasant retrouva sa petite fille, la consola, et la famille se réunit autour de la table.

— *Depressus extollor*, prononça Archer. — Puis au bénéfice de la société il traduisit : — Ayant été déprimé, je suis maintenant exalté.

Alayne lui lança un coup d'œil réprobateur. Renny s'empara du couteau et de la fourchette à découper. Il avait à peine détaché une aile quand on entendit le bruit d'une voiture dans l'allée. De sa place, Roma pouvait la voir.

— Sais-tu qui est-ce ? dit-elle à Christian assis à côté d'elle. C'est oncle Nicolas. À son âge, il devrait avoir la sagesse de rester à la maison.

Maintenant, tout le monde l'avait vu. On se levait et on tendait le cou. Tenant toujours le couteau et la fourchette à découper, Renny s'exclama :

— Le cher vieux a dit qu'il désirait venir. Je lui ai dit que ce serait trop fatigant pour lui. Il a eu

l'air désappointé et, à présent, il en a fait à sa tête ! Philippe et Nooky, allez l'aider.

— Qui l'a amené ? demanda Alayne du ton qu'elle employait quand elle se préparait à supporter quelque nouveau témoignage de l'opiniâtreté des Whiteoak.

— Wright. Dans sa propre voiture. Maintenant Wright l'en a sorti. Mais... il marche très fermement !

— Dieu le bénisse, dit Meg. Patience, veux-tu mettre un couvert pour lui ?

— Il a dîné avant que nous partions ; j'y ai veillé, dit Alayne.

— Je le sais, dit Renny, mais il a très peu mangé. Il aura faim à cette heure. Archer, tu pourrais céder ta place à oncle Nick, n'est-ce pas ?

— Miséricorde ! dit Archer.

C'était son nouveau mot favori et il le prononça d'une voix haute et plaintive.

Le vieillard était entré dans la pièce, souriant et triomphant.

— Vous pensiez être débarrassés de moi, n'est-ce pas ? Mais j'aime les réunions autant que n'importe qui.

— Et nous sommes enchantés de vous avoir ! s'écria Meg en allant l'embrasser.

— Ne vous occupez pas de moi, dit Nicolas. Je vais simplement m'asseoir à cette petite table et ronger un os.

Mais ils s'en occupèrent beaucoup ; les garçons lui apportèrent un fauteuil confortable ; Patience mit une nappe et des assiettes sur la petite table ; Renny lui coupa son morceau de poulet préféré. Et la petite Mary ayant dit : « Je veux apporter des fleurs pour sa table », il fallut la soulever de sa chaise et la poser par terre. Quand elle revint, avec trois pâquerettes aux tiges courtes, on dut trouver

un vase pour les y mettre. Heureusement, la soirée était chaude et les plats ne furent pas aussi refroidis que l'avait craint Fitzurgis. Il écoutait la conversation animée plus qu'il ne s'y joignait, échangeant de temps en temps avec Alayne des coups d'œil amusés. Il vit le regard froid de Roma fixé sur lui et se demanda ce qu'elle pensait.

Quelle merveilleuse tarte aux fraises ! Quelle épaisse crème jaune ! Quel succulent gâteau de Savoie fait avec huit œufs ! Meg rayonna quand il en fit l'éloge. Après le café, elle lui dit en aparté :

— Renny me dit que vous êtes désireux de trouver une maison et que vous aimeriez voir celle-ci. Ce serait maintenant un bon moment pour la visiter.

— Très bien, dit-il avec placidité.

Meg s'était attendue à plus d'enthousiasme.

— Êtes-vous sûr d'en avoir envie ? demanda-t-elle.

— Oui, certainement, répondit-il en souriant.

Meg le précéda et Renny se joignit à eux.

— Meg et moi avons connu cette maison toute notre vie, dit-il. Nous venions y goûter quand nous étions enfants. Après la guerre, on l'a partagée en deux appartements, mais quand Meg l'a achetée, elle lui a rendu sa forme primitive.

— Il y a vécu des gens bien étranges, dit Meg. Te souviens-tu de Mrs. Stroud, Renny ? Et des Dayborn ?

— Oui... je me les rappelle.

Dans chaque pièce, Meg évoquait quelque souvenir de son passé. Adeline, qui avait aidé Patience, vint maintenant les retrouver.

— Oh ! Mait ! murmura-t-elle en glissant sa main sous le bras du jeune homme. Ce sera merveilleux, n'est-ce pas ?

Le tour de la maison achevé, Meg demanda :

— Pensez-vous l'acheter ou la louer ?

— Il me conviendrait mieux de louer, répondit Fitzturgis.

— Oh ! oui, dit Adeline, cela nous irait mieux.

Cependant, au rez-de-chaussée, Patience disait à Roma :

— Pourrais-tu me rendre les cinquante dollars que tu m'as empruntés ?

L'air légèrement surpris, Roma dit :

— Oui, je te les rendrai... quand j'aurai mis la main sur un peu d'argent.

— Mais, Roma, tu m'as dit qu'oncle Nick t'en donnerait bientôt.

— J'ai cru qu'il le ferait.

— Maman serait contrariée si je lui racontais cela.

— Alors, ne le lui raconte pas.

— Roma, comptes-tu me rembourser ?

— Oui, un jour.

La réunion de famille l'ennuyait. Elle avait envie de s'en aller quelque part avec Norman qui l'attendait dans sa voiture, non loin, sur la route. Mais elle alla d'abord embrasser Nicolas et s'attarda un moment sur la pelouse avec les trois garçons avant de franchir la barrière du jardin et de disparaître dans la nuit tombante.

— Miséricorde ! s'écria Archer en la suivant des yeux.

Norman enleva un livre de psychanalyse pour lui faire place sur le siège à côté de lui. Il lui offrit une cigarette et la lui alluma.

— Comment s'est passé le dîner ? demanda-t-il.

Elle laissa la fumée dériver dans ses narines en faisant un large geste de la main qui tenait la cigarette.

— Ça a été infernal. Oncle Nicolas est arrivé sans prévenir alors que nous nous mettions à table.

— Comment va-t-il ?

— Très bien... ce vieil avare !

— Comment se comporte votre tante Meg ?

— Oh ! elle est assez chipie depuis quelque temps. Je suppose qu'elle est fatiguée. Mais qui ne l'est pas ? Je sais que moi je le suis. Patience m'a harcelée au sujet des cinquante dollars que je lui ai empruntés. Cinquante dollars ! on dirait qu'il s'agit de mille !

— Que sont devenus ces cinquante dollars ? demanda Norman avec une réelle curiosité.

— Je ne sais pas, répondit-elle d'un ton irrité. Tout ce que je sais est qu'ils sont toujours à m'embêter.

— Ne vous en faites pas, chérie, dit Norman en l'encerclant de son bras. Nous serons bientôt mariés ; vous serez avec moi, à l'abri de votre famille, et l'on ne vous tourmentera plus.

Roma ne répondit pas. Elle se voyait reflétée dans le petit miroir et elle se contemplait avec ravissement.

## 4

### Le retour de Finch

Finch avait pensé retourner seul à Jalna mais, à Londres, il avait été rejoint par Maurice qu'une impulsion soudaine avait poussé à venir d'Irlande pour le voir avant qu'il s'embarque. Maurice s'était senti déprimé, seul, sans racines profondes ni en Irlande ni au Canada. Il avait surtout souffert du caractère définitif du départ de Fitzurgis, n'ayant jamais cru que ses fiançailles avec Adeline

aboutiraient au mariage. Il s'était attendu à ce que Fitzturgis fasse des efforts spasmodiques pour vendre sa propriété, écrivant de plus en plus rarement à Adeline et finissant par demeurer sur sa terre stérile à mener une vie indolente et, somme toute, pas désagréable. Puis, soudain, une lettre de Pheasant, envoyée par avion, avait appris à Maurice que Fitzturgis avait vendu son bien, qu'il partait pour New York avec sa mère et sa sœur et qu'Adeline comptait se marier au début de l'automne.

Assis dans son hôtel de Londres avec Finch devant un verre de whisky, Maurice avait dit :

— Je suis sûr que je pourrais rendre Adeline plus heureuse qu'elle ne le serait avec Fitzturgis. Je l'ai toujours aimée... aussi loin que remontent mes souvenirs. Je la comprends. L'ennui est que je ne suis pour elle qu'un cousin de plus.

— Quel âge as-tu ? demanda Finch.

— Vingt-quatre ans. Et ne me dites pas que ça me passera, parce que je sais que je l'aimerai toujours.

— Je songeais simplement que vous avez été tous deux très fidèles à Adeline, Fitzturgis et toi.

— Adeline est de celles auxquelles les hommes sont fidèles.

— Je pensais aussi que tu pourrais rentrer avec moi et donner du fil à retordre à Fitzturgis. Et puis, tu ferais une si bonne surprise à ta mère ! Tu lui manques, tu sais, Maurice.

Finch parlait comme inspiré par sa sollicitude pour Pheasant, mais, en réalité, c'était pour Maurice qu'il en avait. Il avait remarqué sa mauvaise mine, le tremblement de sa main qui remplissait trop souvent son verre.

— Est-ce que tu bois beaucoup, Mooey ? demanda-t-il.

Peut-être parce qu'il s'était servi de cette abréviation familiale de son prénom, Maurice lui répondit avec une simplicité enfantine :

— Je crains que oui, oncle Finch. — Et il ajouta à voix basse : — Je me sens seul et déprimé parfois.

— Alors, reviens à Jalna avec moi. Il y a deux ans que tu n'y es allé. Il est temps que nous nous y réunissions tous. Wakefield doit y venir un peu plus tard.

Maurice s'était laissé persuader sans difficulté, et, maintenant, ils descendaient tous deux de l'avion, fatigués et clignant des yeux devant les lumières éblouissantes de l'aéroport où régnait une chaleur intense.

Piers, venu en voiture, aperçut la haute silhouette de Finch.

— Hello ! cria-t-il de loin. — Et, dès qu'on le lui permit, il se faufila à travers la foule, serra la main de son frère et dit : — L'avion est en retard de deux heures.

— Je le sais, dit Finch, comme en s'excusant.

— J'attends depuis deux heures et demie.

— Voici Maurice, dit Finch d'un ton qui sous-entendait que cette surprise compensait l'attente.

Piers regarda un instant bouche bée son premier-né, puis son sain visage hâlé s'éclaircit d'un sourire paternel.

— Eh bien, en voilà une surprise ! Ce que ta mère sera contente ! Mais pourquoi ne nous as-tu pas prévenus ?

— J'ai voulu la surprendre... Mais j'aurais peut-être dû vous envoyer un mot...

— Cela aurait mieux valu. Peu importe. Cherchons vos bagages et sortons d'ici.

La voiture de Piers, à force de stationner au soleil, était comme un four. Finch et Maurice s'effondrèrent, épuisés, sur le siège brûlant.

— Vague de chaleur, expliqua Piers.

— J'avais oublié combien il peut faire chaud, dit Maurice. J'espère que ma venue ne cause pas de dérangement.

— Tu sais que nous sommes ravis de t'avoir.

— Comment va tout le monde ? demanda Finch.

— Très bien. Renny n'a pas pu venir t'accueillir. Il est allé à une vente et a emmené Fitzurgis, dit Piers. — Puis, avec un petit rire : — Il essaie de lui inculquer les éléments de l'élevage des chevaux de concours. Je n'arrive pas à comprendre ce type. Quel genre de vie menait-il en Irlande, Maurice ?

— Très agréable, je crois. Je ne le voyais pas souvent... Adeline est-elle allée à la vente, elle aussi ?

— Non. Je pense que Renny a dû se dire que Fitzurgis n'aurait pas d'yeux pour les chevaux si Adeline était là. Il est fortement pincé.

Ils filaient rapidement à travers la campagne miroitante où, à chaque heure, le soleil augmentait de force, où les ombres se rétrécissaient sous les arbres et où la brise créée par le mouvement de la voiture devenait plus brûlante. Néanmoins, Maurice se sentait ragaillardir. Il était heureux d'être venu. Après toutes ces années passées en Irlande, ce pays-ci lui était étrangement familier. Il était reconnaissant à Finch de l'avoir persuadé de l'accompagner et il se tourna vers lui pour lui sourire de gratitude. Mais Finch avait l'air soudain détaché, perdu dans ses pensées. « Quelles sont-elles ? se demanda Maurice. Quelle impression Finch éprouve-t-il en revenant à la maison ? »

Finch était en train de penser à sa nouvelle demeure qu'entouraient des arbres touffus. Elle

était ombragée et fraîche, mais il faudrait abattre certains des arbres. Ce serait un problème que de savoir lesquels. Ils étaient là depuis tant d'années que leurs racines devaient avoir absorbé l'essence même de ceux qui avaient habité l'ancienne maison détruite par le feu : ceux qui y avaient vécu et ceux qui y étaient morts. Eden y était mort ; malade, il avait, de la fenêtre de sa chambre, contemplé ces mêmes arbres. Les sourcils de Finch se froncèrent de douleur tandis qu'il évoquait Eden, dans sa robe de chambre bleu clair, debout devant la fenêtre, regardant le sombre paysage d'hiver, attendant le printemps avec nostalgie. Pourquoi se souvient-on des choses tristes qui concernent les morts ? Il aurait dû se rappeler la gaieté et la générosité d'Eden, le revoir plein de vie et non déclinant vers la mort. Finch songea à Sarah, sa femme morte, et ce ne fut pas avec douleur mais avec l'étonnement de constater combien elle lui était devenue irréelle. Elle n'était plus qu'un fantôme jouant d'un violon spectral. Elle avait fait vibrer son cœur et ses nerfs à sa façon, naguère, quand ils vivaient ensemble, mais il n'en subsistait plus qu'une vibration à peine perceptible. Même le fils qu'elle lui avait laissé semblait... non, Dennis ne lui semblait pas irréel. C'était un garçon de onze ans, très vivant, mais Finch ne s'en était jamais senti proche et n'avait jamais eu envie de l'avoir auprès de lui. Maintenant, pour la première fois, il se demandait pourquoi. Était-ce parce qu'il sentait chez Dennis une tendance à vouloir s'emparer de lui qui lui rappelait Sarah ? Était-ce parce qu'il n'avait pas l'instinct paternel, qu'il n'était pas comme Renny, lequel avait été pour ses frères comme un père, aux façons parfois expéditives mais généreux et affectueux. Finch ne découvrait en lui-même aucun

désir de voir Dennis, présentement dans un camp de vacances. Il lui avait apporté un appareil photographique parce qu'il savait qu'il souhaitait en posséder un, mais il ne lui avait pas écrit, il n'avait pas répondu à la correcte petite lettre que Dennis avait signée : « Votre affectionné et unique fils ». Tout à fait le style de Sarah – possessif.

Finch se pencha en avant et demanda à Piers :

— Comment va Dennis ? Avez-vous eu de ses nouvelles, dernièrement ?

— Il va bien, je crois. Il reviendra bientôt. Renny ne l'a envoyé camper que pour la moitié des vacances, pensant que tu voudrais l'avoir avec toi. Ta maison est prête. Cela t'amusera de la meubler. Meg est impatiente de la prendre en main.

La fossette du coin de la bouche de Piers se creusa d'un sourire malicieux tandis qu'il jetait un coup d'œil sur Finch pour voir l'effet que lui avaient produit ces paroles. Il avait l'air plus imperturbable qu'il ne l'était. Il dit :

— C'est très gentil de la part de Meg. Mais je n'ai pas l'intention de meubler toute la maison d'un seul coup. J'achèterai peu à peu le genre de choses parmi lesquelles il me sera agréable de vivre.

— Tu as raison, dit Piers, les yeux de nouveau fixés sur la route.

— Si tante Meg loue sa maison, où habiteront-elles, elle et les deux filles ? demanda Maurice.

— Avec Finch, naturellement, répondit Piers.

— Rien n'est encore décidé, dit Finch d'un ton aigu qui trahissait l'état de ses nerfs.

— Meggie a tout arrangé, répliqua Piers en riant. Elle ne pourrait laisser un pauvre veuf avec un enfant se débattre contre les difficultés ménagères quand elle...

Finch l'interrompt :

— Rien n'est décidé.

— Tu le lui diras ; elle s'imagine le contraire.

Ils poursuivirent leur trajet en silence. Enfin apparut la route familière avec ses arbres rameux et, sur la gauche, les champs paisibles et les vergers de Jalna. Ils pénétrèrent dans l'allée, ce tunnel vert qui avait l'air frais mais où il faisait terriblement chaud ; enfin ils arrivèrent devant la maison avec son gazon jaunissant et ses plates-bandes de fleurs languissantes, accablées de soleil.

— Nous avons besoin de pluie, dit Piers en s'esuyant le front de son mouchoir.

Du coin d'ombre où ils se blottissaient, les chiens surgirent comme au prix du dernier effort dont ils étaient capables et se mirent à aboyer de concert, l'épagneul finissant par un hurlement de protestation. La porte d'entrée s'ouvrit et Alayne se montra, en mauve, ses cheveux argentés élégamment rejetés en arrière, son visage aux traits nettement dessinés donnant une impression de fraîcheur.

Elle accueillit Finch, qui avait toujours été son beau-frère préféré, en disant :

— Quel temps nous vous offrons, Finch ! Cette chaleur ! Entrez à l'intérieur où la température est plus supportable. — Puis, apercevant Maurice : — Mon cher ! quelle magnifique surprise ! Ta mère t'attend-elle ? Voulez-vous tous venir boire quelque chose de frais ?

— De quelle force ? demanda Piers.

— Je pense à du cassis, mais si vous désirez une boisson plus forte...

— Je crois que nous devrions nous remettre en route. N'est-ce pas, Maurice ? Tu as hâte de voir ta mère, je pense ?





---

13888

*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
*par GRAFICA VENETA*  
*le 30 juillet 2023.*

Dépôt légal juillet 2023  
EAN 9782290367476  
OTP L21EPLN003237-402943

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion